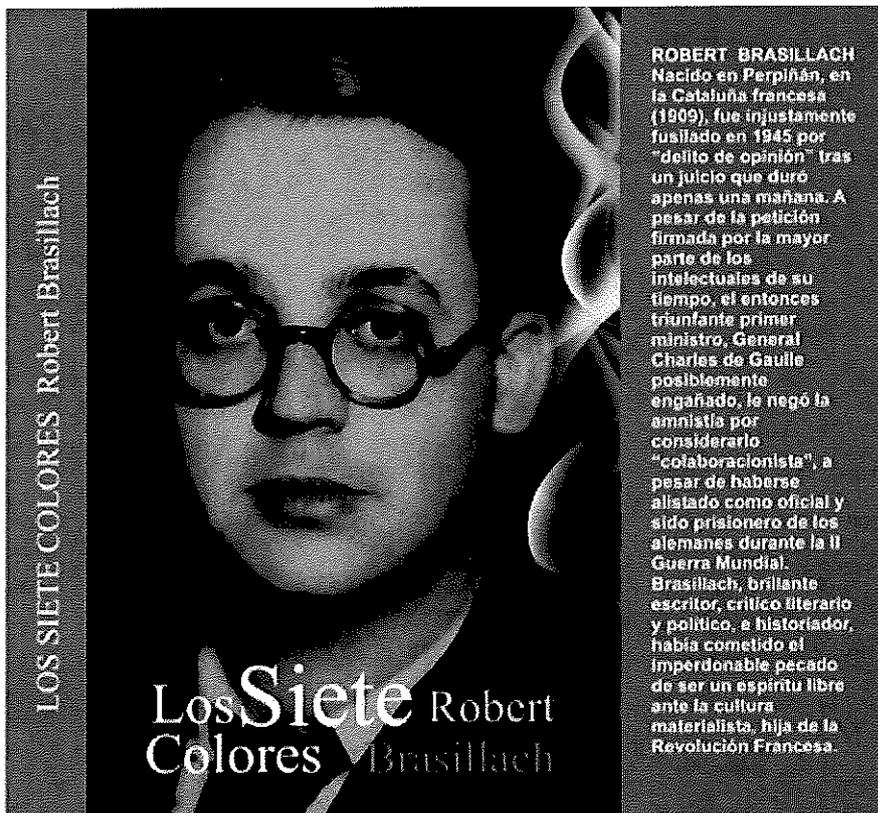


J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir. (Robert Brasillach à son procès)



ROBERT BRASILLACH
Nacido en Perpiñán, en la Cataluña francesa (1909), fue injustamente fusilado en 1945 por "delito de opinión" tras un juicio que duró apenas una mañana. A pesar de la petición firmada por la mayor parte de los intelectuales de su tiempo, el entonces triunfante primer ministro, General Charles de Gaulle posiblemente engañado, le negó la amnistía por considerarlo "colaboracionista", a pesar de haberse alistado como oficial y sido prisionero de los alemanes durante la II Guerra Mundial. Brasillach, brillante escritor, crítico literario y político, e historiador, había cometido el imperdonable pecado de ser un espíritu libre ante la cultura materialista, hija de la Revolución Francesa.

"Siempre se cree, se decía, que los revolucionarios asesinan movidos por grandes principios, por grandes odios, por grandes envidias. Que asesinan a los aristócratas, a los banqueros, a los opresores. Para nada: asesinan a sus vecinos..." (RELATO)

"Pero también aprendo a conocer a Alemania, lo que no será probablemente inútil en el futuro porque su clima naturaleza se nos opondrá... No sé qué era la Alemania previa (al Nacional-socialismo). Hoy es un gran país extraño, más lejano de nosotros que la India o la China..." (DIARIO)

'Los siete colores' como los del arco iris reúne con maestría siete modos de escribir una novela. Pero lejos de resultar un mero ejercicio literario saca el mejor provecho de cada uno para ir planteando la trama de una difícil historia de amor, enmarcada en singulares testimonios de la historia de Europa entre las dos Guerras Mundiales. Francia, Italia, Alemania y la España de la Guerra Civil son visitadas por Robert Brasillach con los ojos de un nacionalista francés que entiende la cultura universal. La penetración psicológica y espiritual que muestra esta obra singular sorprende tanto desde la descripción de los avatares de sus protagonistas, como desde la pintura especialmente atractiva de todos los caracteres menores. Y hace añorar lo que hubiera podido llegar a ser este autor tempranamente amputado de la vida. A casi setenta años de la injusta muerte de Brasillach, el hecho de que sea esta la primera traducción al castellano de 'Los siete colores' es un testimonio indestructible de cómo la tolerante "cultura" llamada democrática sabe ocultar a sus mejores críticos, a los verdaderos hombres libres.



Association des Amis de Robert Brasillach

Case postale 3763, CH-1211 Genève 3
brasillach@europae.ch
www.brasillach.ch

Conseil de direction :

Philippe Junod, président, Genève
Daniel Todeschini, trésorier, Genève
Peter Tame, vice-président, Belfast
Conseillers : Anne-Marie Bouyer, Cécile
Dugas, Anne Brassié, Bruno Bardèche,
Philippe d'Hugues, Manuel Heu

Cotisations : CHF 50.-/40 euro. À doubler pour un exemplaire numéroté des *Cahiers* sur papier Vergé (préciser CN).

Suisse : Versement à l'ordre des ARB, ccp 12-94222-9 Genève.

France : Chèque en euro à l'ordre des ARB.

Belgique : ING, versement à l'ordre des ARB, Compte 310-1663442-75 ;
IBAN BE05 3101 6634 4275.

Autres pays : Mandat postal international en CHF sur le CCP 12-94222-9 Genève

SOMMAIRE

- Page 3: Revue de presse ; ceux qui nous ont quittés
- Pages 4-6 : Lecture ; ceux qui nous ont quittés
- Page 7 : Robert Brasillach, du lettré à l'enragé, *Le magazine littéraire n°516*, février 2012
- Pages 8-9 : Lecture : *Et la fête continue*, Alan Riding ; revue de presse
- Pages 10-11 : Revue de Presse : Parmi les premiers accusés à la libération
- Pages 12-15 : Brasillach sur le net ; intelligence avec l'ennemi...
- Pages 16-22 : Colloque : Ecritures romanesques de droite au XX^e siècle .
- Pages 22-24 : Brasillach sur le net
- Pages 24-27 : Revue de presse
- Pages 28-31: Document : *Courrier du Continent*, n° 3, 1946
- Page 32 : Revue de presse : Mon après guerre, figures, céliniana
- Pages 33-35: Brasillach sur le net : Léon Degrelle vu par Robert Brasillach
- Page 36 : Index de *Faits et Documents* ; Lecture : *Brasillach ou encore un instant de bonheur*.
- Pages 37-38: Brasillach sur le net
- Page 39 : Nos ARB ; en Bref ; Revue de Presse
- Page 40 : Revue de Presse : *Rivarol*, hommage à Robert Brasillach

Cher ARB,

Nous avons à nouveau pris un peu de retard avec ce numéro, mais les deux prochains vont paraître très rapidement, dont le spécial Dominique Venner qui sort ainsi pour commémorer l'année de sa disparition. Cette livraison sera disponible pour la soirée parisienne que nous organisons courant mai faute d'avoir pu le faire en février dernier. Le Bulletin 131 est en chantier et sortira en juin. Nous serons alors presque à jour. En attendant, quelques pépites, comme cet article retrouvé dans le 3^{ème} numéro du *Courrier du Continent*, paru en 1946, soit trois ans avant le 1^{er} numéro de nos *Cahiers*. Il était suivi d'un article de Brasillach, inédit à l'époque : *Sous les verrous de la libération*. A signaler également, la parution en espagnol, dans une très belle présentation, des *Sept couleurs* (cf couverture). Nous devons cette heureuse initiative à nos amis argentins et la présentation du livre aura lieu à Barcelone, fin juin, dans les locaux de la maison d'édition Europa. De la même façon, nous attendons d'autres nouvelles d'Italie, pour la sortie de *Six heures à perdre*, et de Pologne, pour la traduction du *Qui Suis-je ?* de notre ami Philippe d'Hugues sur Brasillach, avec une préface inédite que nous reproduirons, en français rassurez-vous, dans le Bulletin 131.

Bonne lecture, en fidélité.

Votre serviteur

REVUE DE PRESSE

☞ **Extrême droite: Valls annonce la dissolution de l'œuvre française et des Jeunesses nationalistes**

GROUPUSCULES - Les Jeunesses nationalistes ont été créées par un ancien militant du FN...

Manuel Valls a annoncé ce mercredi la dissolution de deux groupes d'extrême droite, l'œuvre française et les Jeunesses nationalistes.

Le ministre de l'Intérieur, qui a fait cette annonce dans la cour de l'Élysée à l'issue du Conseil des ministres, a souligné que l'œuvre française était une « association qui propage une idéologie xénophobe et antisémite, des thèses racistes et négationnistes, qui exalte la collaboration et le régime de Vichy, et qui rend des hommages réguliers au maréchal Pétain, à **Brasillach** (sic !!!) ou à Maurras ». JN «propage, elle aussi, la haine et la violence», a-t-il ajouté.

GUICHOU (blogueur)

Trop facile! Et les Gauchistes violents? Devra-t-on un jour brûler les livres de Brasillach et de Maurras? Ce sont des contributeurs essentiels de la culture française. La poésie de Brasillach est magnifique; la pensée de Maurras intéressante même si contestable. Valls est un inculte démagog. Vive la France!

20 Minutes, 24 juillet 2013

CEUX QUI NOUS ONT QUITTES

OLIVIER GRIMALDI, PRESENT !

C'est avec une immense tristesse que nous apprenons la disparition de notre Ami Olivier Grimaldi. Militant de la cause nationaliste depuis le début des années 1970, il avait participé à tous les combats historiques du mouvement. Catholique sincère, il a toujours défendu la Tradition. Au milieu des années 80, avec Hélène son épouse et quelques amis, il créa le *Cercle Franco-hispanique* qui s'attache à faire connaître l'Espagne nationaliste et le national syndicalisme de José Antonio Primo de Rivera le fondateur de la Phalange qui suscita l'admiration de Robert Brasillach. Depuis près de deux ans, Olivier luttait avec un courage exemplaire contre la terrible maladie qui le rongait. Il nous a quitté entouré des siens. Son honneur était d'être l'un des rares, si ce n'est peut-être le seul, Français décoré de la médaille de la *Vieja Guardia*. Depuis 1984, chaque 20 novembre, il faisait célébrer une messe traditionnelle à la mémoire de José Antonio Primo de Riveira et le 6 février, il organisait également une cérémonie devant les tombes de Robert Brasillach et (plus tard) Maurice Bardèche, au cimetière de Charonne. Ses obsèques ont été célébrées le 13 mars à Saint Nicolas du Chardonnet. Certains d'entre nous se souviendront du voyage organisé conjointement par les ARB et le *Cercle Franco-hispanique* à Madrid pour le 20 novembre, il y a déjà bien des années. Le souvenir de Brasillach est gravé sur une plaque en bronze dans l'Alcazar de Tolède que nous avons visité avant de nous rendre à la Vallée de los caídos.

Décès de notre Ami Gilbert SINCYR

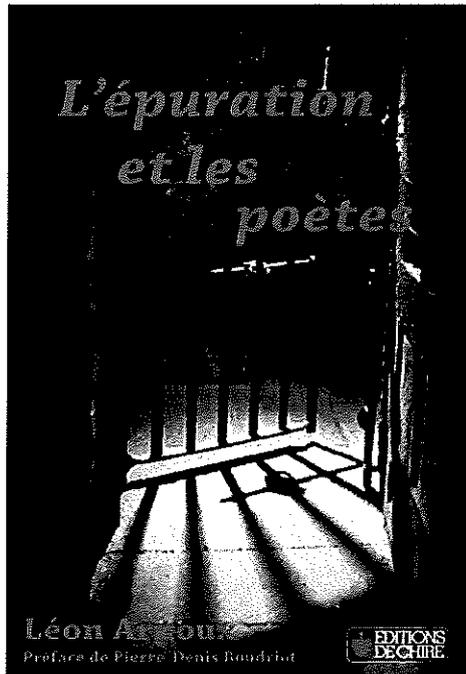
Nous avons appris avec beaucoup de tristesse le décès, à la suite d'une douloureuse maladie, de Gilbert SINCYR le 6 février dernier. Compagnon de route fidèle, sans être formellement adhérent des ARB, Gilbert SINCYR a été de toutes les aventures de la Droite nationaliste depuis sa jeunesse, au moment du combat pour l'Algérie française. Ingénieur de formation, ce Toulousain passionné a été successivement vice Président du Front National à la fin des années 70 puis Secrétaire général du GRECE dans les années 80. Il fut l'auteur de plusieurs ouvrages consacrés entre autres au paganisme, à l'islamisation de la France ou à l'Histoire de la civilisation européenne. Il a également apporté des contributions à des publications amies en particulier dans l'ouvrage collectif consacré en août 2013 en hommage à Dominique Venner (Synthèse Nationale). Il était un ami de votre président.

L'ÉPURATION ET LES POÈTES, par Léon Arnoux. Voilà un livre qui nous a beaucoup plu ! Non seulement parce que Léon Arnoux est l'un de nos collaborateurs les plus fidèles, mais surtout par le sujet qui a très rarement été traité. L'auteur part d'une constatation : si l'on tape « poètes maudits » sur internet, on aura un grand nombre de réponses... qui ne mentionnent que des poètes « politiquement corrects ». Nous avons vérifié : on donne Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Nerval,.... qui sont présents dans toutes les anthologies et n'ont rien de « maudit ». *« La jeunesse de ma génération, écrit l'auteur, a été formatée pour vibrer au nom de Federico García Lorca, mort pendant la guerre civile espagnole. Il était entendu alors que seules les plus atroces dictatures pouvaient martyriser ainsi leurs poètes. Il a fallu beaucoup de temps aux jeunes adolescents que nous étions en 1944 pour réaliser que nos démocraties n'étaient peut-être pas aussi innocentes et pures qu'elles le prétendaient. »* Les véritables « poètes maudits », ceux qui furent internés à la « libération », ceux qui sont absents de nos anthologies, sont écrasés sous la botte du prêt-à-penser démocratique. Faisons de plus pour les rechercher, les diffuser, les faire connaître. C'est ce que nous avons souvent fait dans notre revue et nos éditions, nous qui, bien qu'ayant été victime de toutes les tentatives de formatage, n'avons jamais vibré au nom de Lorca. C'est ce que Léon Arnoux entreprend aujourd'hui par cette belle étude. Par qui commencer ? Par Brasillach, bien sûr. Mais Brasillach n'est plus un inconnu, grâce entre autres au travail gigantesque de l'Association des Amis de Robert Brasillach, qui fonctionne depuis la Suisse depuis les années 50. On cite son « jugement des juges », une des plus belles pièces des « Poèmes de Fresnes ». Un chapitre pour Abel Bonnard, dont l'auteur a apprécié « Les familiers » et « les royautés ». Un autre pour Sacha Guitry, dont on connaît les ennuis qu'il eut à subir à la « libération », mais que l'on ignorait en tant que poète. Jean-Hérolf Paquis, André Demessine, les sœurs Fizet, et même Suzy Verneuil, dont nos éditions ont fait connaître les œuvres. Les Belges Robert Poulet et Léon Degrelle. Maurras, Louis Truc et bien d'autres. Et enfin, et là c'est une découverte puisque nous ignorions jusqu'à son nom, « l'inconnu de Lourmarin », Noël Vesper, un poète protestant qui fut assassiné avec son épouse, par les maquisards, sans procès légal. Terminons par une citation d'un certain Arthur Schlesinger reproduite dans cet ouvrage : *« Le premier pas pour liquider un peuple est toujours d'effacer sa mémoire. Détruire ses livres, sa culture, son histoire, pour écrire de nouveaux livres, créer une autre culture, inventer une autre histoire. Avant longtemps, la nation aura oublié ce qui est et ce qui fut. Le combat de l'homme qui refuse d'entrer dans le moule, n'est que le combat de la mémoire contre l'oubli. »* Et c'est, bien sûr, notre combat depuis la fondation de notre revue. Le livre de Léon Arnoux est une arme irremplaçable pour ce combat. SA DPF BP 1 F-86190-Chiré-en-Montreuil France.

COMMUNIQUÉ DE PRESSE

L'épuration et les poètes

par Léon ARNOUX



Grand prescripteur d'opinion et souverain proscripateur, le Comité national des écrivains, imprima le sceau d'infamie, en dressant dès le début de septembre 1944, la première de ses listes noires rendant publique la mise à l'index de nombreux auteurs, souvent de renom, qui furent donc réduits au silence.

La panoplie des peines ne fut jamais aussi large. La fusillade, bien sûr, mais aussi les années de géhenne en prison, ou pire en centrale, l'indignité nationale, la confiscation des biens... L'oubli, sournois, acheva la besogne. Pour les poètes aussi.

Léon Arnoux est allé les chercher au fond de leur puits d'oubli.

Un petit ouvrage facile à lire et très bien fait qui nous plonge dans la période "la plus sombre de notre Histoire". Un hommage chaleureux et bien documenté à ces intellectuels qui avaient le sens du devoir et de l'honneur.

Pour plus de détails sur ce livre, veuillez-vous reporter sur notre site internet : <http://www.chire.fr/A-184209-l-epuration-et-les-poetes.aspx>

- ISBN : 9782851901774
- Titre : L'épuration et les poètes
- Auteur : Léon ARNOUX
- Éditeur : CHIRE (Editions de)
- Nombre de pages : 144
- Présentation : Broché
- Prix : 19 €

L'auteur : Léon Arnoux a toujours ressenti une attirance particulière pour les fulgurantes images qui naissent parfois en poésie et de manière assez mystérieuse de l'assemblage de quelques mots. L'auteur se rappelle avoir commencé sa scolarité sous le gouvernement du maréchal Philippe Pétain qu'il admirait et aimait comme un grand-père et est resté fidèle à sa mémoire : « plus on me semblait injuste envers lui, plus j'étais tenté de prendre sa défense ».

Cinq livres pour dix ans de lecture

[...] **Philippe d'Hugues** arrive en quatrième position selon la loi de l'alphabet, mais je ne cacherai pas que, si j'avais pris cet engagement il aurait eu droit à la première. Car il parle encore mieux de littérature que de cinéma, ce qui n'est pas peu dire. *Ses causeries du dimanche* rassemblent des articles dont la plupart sont parus à l'origine dans *La Nation française*, dès 1960 pour les plus anciens. Avec Philippe d'Hugues, on n'est plus dans le registre capricieux de la chronique, mais dans celui de la critique en profondeur, telle qu'elle n'existe plus du tout aujourd'hui. Son article sur Sainte-Beuve constitue à cet égard une sorte de profession de foi, « le mainteneur du goût classique remplaçant progressivement le jeune critique romantique accueillant toutes les audaces et toutes les folies de son siècle. »

S'il est bel et bien lui-même un mainteneur, Philippe d'Hugues n'es reste pas moins toujours attentif aux écoles nouvelles, comme en témoigne son « Roland Barthes, critique sérieux », et capable d'être séduit par des folies moins sérieuses, *Fantômas* par exemple. On retiendra plus particulièrement les pages étincelantes de clairvoyance et de sensibilité qu'il consacre à **Robert Brasillach** et à Roger Nimier. On déplorera en revanche la négligence de son éditeur, qui pratique avec une rare persévérance l'art de la coquille... (*Auda Isarn, 284 p. 23€*)

François Kasbi m'a beaucoup surpris avec un petit livre au titre singulier, *Supplément inactuel au bréviaire capricieux de littérature contemporain pour lecteurs déconcertés, désorienté, désemparés* (ouf !), lequel est donc la suite de son beaucoup plus volumineux *Bréviaire capricieux de littérature contemporain pour lecteurs déconcertés, désorienté, désemparés* paru en 2008 et dont, je dois l'avouer j'ignorais l'existence.

Mais ce « supplément » m'a suffisamment plu pour me donner l'envie de lire au plus vite le « bréviaire » princeps. La méthode de Kasbi est simple et efficace : il rend compte d'un travail sur un auteur donné, puis développe ses propres vues sur et auteur. Qu'il s'agisse de Drieu La Rochelle ou de Gobineau, de Léon Bloy ou de Paul-Jean Touletm les vues de Kasbi sont pénétrantes et solidement étayées par des citations toujours opportunes.

On n'est cependant pas obligé d'être toujours d'accord avec lui : on peut estimer que la poésie de Maurras n'est pas « exécration » et que le cas de **Brasillach** est loin d'être « réglé » !

Michel Marmin, *Eléments*, N°148, juillet-septembre 2013

CEUX QUI NOUS ONT QUITTES

In mémoiariam DOM GERARD CALVET.

Nous avons oublié de signaler la disparition de cet adhérent fidèle des ARB en 2008. La revue *Terre & Peuple* lui rendait hommage : "J'ai appris avec beaucoup de tristesse la mort de celui qui fut le fondateur et le premier abbé du monastère traditionaliste du Barroux. J'avais eu l'occasion il y a quelques années, grâce à Bernard Antony, de parler longuement avec lui, dans ce lieu de haute spiritualité qu'est le Barroux. J'ai connu peu d'hommes ayant une telle ouverture d'esprit, une telle culture et une telle générosité. Qu'il repose en paix". (Pierre Vial).

Les Cahiers des ARB avaient trouvé leur place dans la bibliothèque du Barroux.

Robert Brasillach

Du lettré à l'enragé

L'ancien jeune homme délicat aura incarné, jusqu'à son exécution, la figure même de l'intellectuel collaborateur.

Par David Alliot

Jeune normand brillant, promis à un bel avenir littéraire, Robert Brasillach s'oriente vers le journalisme peu après sa sortie de la Rue d'Ulm, en 1932. Passionné depuis son adolescence par le cinéma et le spectacle vivant, il publie ses premiers articles dans les pages culturelles de *L'Action française* jusqu'en 1939. Sa carrière de journaliste est désormais lancée, et la « plume » de Brasillach, volontiers féroce et polémique, devient la plus recherchée de la presse parisienne. Tout au long des années 1930, le normand multiplie articles et contributions dans les plus grands titres de l'époque comme *L'intransigeant*, *Candide*, *Combat*... Parcours sans fautes.

Le tournant de 1934

Le ton change à partir de 1934, quand Brasillach fustige la « mollesse » des dirigeants d'Action française et l'échec de la manifestation du 6 février. À partir de cette date, il radicalise ses positions politiques, qui deviennent violemment anticomunistes et antirépublicaines. En 1937, il est propulsé à la tête de *Je suis partout*. Dans ses articles, il s'enthousiasme pour Léon Degrelle, chef du mouvement rexiste belge, et pour l'armée de Franco en passe de gagner la guerre civile. La même année, Brasillach est émerveillé par le congrès du parti nazi à Nuremberg. Les défilés nocturnes d'une jeunesse aryenne exaltée par un guide suprême ne laissent pas indifférent le jeune Français, précieux et introverti. Cette sympathie pour le mouvement nazi ne sera pas sans déclencher ironies et sarcasmes de la part d'Emmanuel Berl, qui dira à son sujet : « J'ai toujours trouvé que ces intellectuels fascistes n'avaient pas le physique de leurs idées. » En parallèle de ses articles enthousiastes, Brasillach



△ Brasillach dirige *Je suis partout* jusqu'en août 1943.

public, dans *Je suis partout*, de virulents articles antisémites dans lesquels il déclare : « La meilleure manière d'empêcher les réactions toujours imprévisibles de l'antisémitisme d'instinct est d'organiser un antisémitisme de raison. » Il est vrai qu'en 1938 Brasillach avait critiqué les excès de Céline, qui, dans *Bagatelles pour un massacre*, voyait des Juifs jusque dans l'arbre généalogique des rois de France.

La déclaration de guerre interrompt la fulgurante ascension de Brasillach. Mobilisé fin août 1939, il est fait prisonnier le 22 juin 1940 et ne retrouvera la liberté qu'au printemps 1941. Après un bref emploi comme commissaire au Cinéma, il reprend sa place de rédacteur en chef de *Je suis partout* à partir du 25 avril 1941. Dès lors, il s'engage activement dans la politique de collaboration avec l'Occupant par le biais d'articles enflammés. Il demande notamment l'arrestation des bourgeois gaullistes et le peloton d'exécution pour les communistes. Mais l'ignoble est encore à venir. Dans un style qui se veut cénien, Brasillach écrit : « Il faut se séparer des Juifs en bloc et ne pas garder les petits. »

Le journaliste ne se contente pas d'articles : il donne des gages en fréquentant assidûment l'Institut allemand de Karl Epting. À la

fin de 1941 il est du « voyage d'automne », comme membre de la délégation française au congrès des écrivains européens, qui se tient à Weimar. Enfin, à l'été 1943, avec Fernand de Brinon et Claude Jeantet, il est à Berlin, visite le front russe, ainsi que le charnier de Katyn. À la fin d'août 1943, à la suite d'un différend avec les « ultras » qui souhaitent encore durcir la ligne éditoriale de *Je suis partout*, Brasillach quitte l'hédomadaire, mais est rapidement « récupéré » par *Révolution nationale*, dirigé par Combelle et Fontenoy, dans lequel il continue sur une même lancée idéologique.

De Gaulle : « Il a joué, il a perdu, il doit payer »

En août 1944, c'est l'heure de rendre des comptes. Plutôt que de se réfugier en Allemagne, Brasillach préfère se terrer dans une chambre de bonne, rue de Tournon. Le 25 août 1944, quand il apprend l'arrestation de sa mère, de sa sœur et de son beau-frère, Maurice Bardèche, Brasillach se constitue prisonnier. Incarcéré à Fresnes, il devient l'emblème de la collaboration des intellectuels. Drieu la Rochelle s'est suicidé, Céline est en fuite... Brasillach servira d'exemple. Son procès est rapidement expédié. Après une délibération d'à peine une demi-heure, la condamnation à mort est prononcée le 19 janvier 1945. Malgré une mobilisation massive d'intellectuels et d'écrivains en sa faveur, le général De Gaulle refuse la grâce : « Il a joué, il a perdu, il doit payer. » Le 6 février 1945, Robert Brasillach est fusillé à Montrouge. □

À lire

▷ *L'Antisémitisme de plume, 1940-1944, études et documents*, Pierre-André Taguieff (dir.), éd. Berg international, 540 p., 27,50 €.

La vie culturelle à Paris sous l'Occupation (extrait)

Si Drieu la Rochelle échappa à une arrestation en se suicidant, Robert Brasillach fut contraint de se rendre à la police française, le 14 septembre 1944, après l'arrestation de sa mère et de son beau-frère, Maurice Bardèche, qui partageait ses opinions fascistes. Après avoir été détenu à Noisy-le-Sec, en banlieue parisienne, il fut transféré à Fresnes en attendant l'ouverture de son procès devant une cour de justice, le 19 janvier 1945. Les charges contre lui étaient claires, elle reposaient sur les éditoriaux qu'il avait signés dans *Je suis partout* et des articles ultérieurs dans *La Révolution nationale* qui semblaient tous relever de l'accusation d'intelligence avec l'ennemi.

Comme d'autres procès semblables, les opinions antisémites de Brasillach ne furent pas retenues contre lui, son crime était d'avoir soutenu les Allemands et dénoncé des Juifs et des résistants. Pour sa défense, son avocat, Jacques Isorni, lut des lettres de soutien de Claudel et de Valéry, ainsi qu'une lettre de Mauriac qui, selon les dires de l'avocat, avait écrit « que ce serait une perte pour les lettres françaises si ce brillant esprit s'éteignait à jamais¹³ ». Pour le procureur du gouvernement, Marcel Reboul, les crimes de Brasillach s'expliquaient par sa vanité. « La trahison de Brasillach est, avant tout, une trahison d'intellectuel. C'est une trahison d'orgueil. Cet homme s'est lassé de la joute dans le tournoi paisible des lettres pures. Il lui a fallu une audience, une place publique, une influence politique et il eût été prêt à tout pour conquérir¹⁴. » Au terme d'un procès qui ne dura que six heures, Brasillach fut condamné à mort. Le cas Brasillach était compliqué. C'était un écrivain admiré qui avait dépassé les bornes en dénonçant des gens qui se retrouvèrent, de ce fait, emprisonnés ou déportés. Le verdict prononcé contre lui ne fit pourtant qu'intensifier le débat parmi les écrivains sur la façon de gérer la collaboration au sein de la profession. En public, la question opposait Camus dans *Combat* et Mauriac dans *le Figaro*. Ils admettaient tous les deux que l'épuration était chaotique, mais Camus insistait sur la nécessité d'une véritable purge qui permette la renaissance de la France. Sans une telle justice, ajoutait-il, « on voit bien que M. Mauriac a raison, nous allons avoir besoin de charité ». Mauriac avait demandé si, dans un monde d'une « cruauté impitoyable », la tendresse humaine et la miséricorde pouvaient être ignorées¹⁵. Dans cet état d'esprit, Mauriac avait déjà pris position en défendant Béraud dont la condamnation à mort fut immédiatement commuée avant le procès de Brasillach.

En réponse à Camus, le 7 janvier 1945, dans un article intitulé « Le mépris de la charité », Mauriac plaida une fois de plus pour les vertus d'une réconciliation nationale et l'importance de l'impartialité judiciaire en cette époque de vives émotions. Quelques jours plus tard, dans un article intitulé « Justice et charité », Camus répliqua : « Chaque fois qu'à propos de l'épuration j'ai parlé de justice, M. Mauriac a parlé de charité. Et la vertu de charité est assez singulière pour que j'aie eu l'air, réclamant la justice, de plaider pour la haine. On dirait vraiment à entendre M. Mauriac qu'il nous faille absolument choisir dans ces affaires quotidiennes entre l'amour du Christ et la haine des hommes. » Et il poursuivait : « En tant qu'homme, j'admire peut-être M. Mauriac de savoir aimer les traîtres, mais en tant que citoyen je le déplore parce que cet amour nous amènera justement une nation de traîtres et de médiocres et une société dont nous ne voulons plus¹⁶. »

¹³ Assouline, *L'Épuration*, p.54

¹⁴ *Ibid.*, p.53

¹⁵ Weyembergh, *Albert Camus*, p.167

¹⁶ Assouline, *L'Épuration*, pp. 46-47

Mauriac, dont la campagne avait poussé *Le Canard enchaîné* à le surnommer saint François des Assises, ne se laissa pas décourager. Après le verdict dans le procès Brasillach, il prit l'initiative d'une pétition adressée à de Gaulle pour demander sa clémence, non pour des raisons morales mais parce que le père de Brasillach était « mort pour la France », lors de la première guerre mondiale. Parmi ses signataires figuraient Valéry, Claudel, Anouilh, Paulhan, Colette, le musicien Honegger, les peintres Derain et Vlaminck et, ajouté à la dernière minute, Camus. De Gaulle rejeta l'appel et Brasillach fut fusillé le 6 février. Mais six mois plus tard, Camus commença à éprouver de sérieux doutes au sujet de l'épuration. Le 30 août 1945, il écrivit dans *Combat* : « Il est certain désormais que l'épuration en France est non seulement manquée, mais encore déconsidérée. Le mot d'épuration était déjà assez pénible en lui-même. La chose est devenue odieuse¹⁷. » En 1948, il concéda que Mauriac avait eu raison depuis le début.

Et la fête continue, Alan RIDING, édition PLON 2010

¹⁶ Assouline, *L'Épuration*, pp. 46-47

¹⁷ Camus, *œuvres complètes II*, p.407

REVUE DE PRESSE

TOUTE UNE ÉPOQUE

par Jean-Marie LE PEN

N°9
Automne 2012
Nouvelle série
6 EUROS

Jean-Jacques Langendorf
Hommage à Hervé Coulaud-Bégarie (1956-2012)
« Le champ de ses activités était presque illimité »
Alain de Benoist, un intellectuel radical

Dossier
NIMIER - PARAZ
Le bal des Maudits



À la baguette :
Michel Déon, de l'Académie française

Avec son orchestre :
Jacques Aboucaya, Jean-Paul Angelelli,
Louis Baladier, Francis Bergeron, Didier Dantal,
Christian Debois, Philippe d'Hugues, Marc Laudelout,
Jean-Marie Le Pen, Michel Moutet,
Laurent Schang et Sébastien Wagner

Actualité – Nouveauté – Réédition
Domaine étranger – In Memoriam
Essai – Réflexion – Polémique
Bloc notes – Nouvelles

LIVR'ARBITRES
LITTÉRATURE-HISTOIRE des IDÉES-ENTRETIENS-PORTRAITS

Comme le temps passe, pourrait-on dire en s'inspirant du titre d'un auteur dont on ne peut, soixante-dix ans après la mort, citer le nom sans s'exposer au « vacarme infernal de la proscription »...

On a peine à imaginer aujourd'hui la liberté de ton qui était celle, il y a cinquante ans, de ceux que d'aucuns appelaient les Hussards. Au sortir de la Guerre, dans un pays déchiré par l'Épuration et les guerres, l'une finissant, d'Indochine, l'autre commençant, d'Algérie, ces jeunes écrivains : Roger Nimier, Jacques Laurent, Antoine Blondin, Michel Déon, Kléber Haedens, pour ne citer que les plus connus, menaient contre le Système une fronde insolente qui osait se dire de droite. Ces jeunes écrivains sont alors le fer de lance d'une immense cohorte littéraire, dénoncée comme vichyste ou même « collabo » par les nouveaux maîtres marxistes avec l'aide de tous ceux qui n'avaient ni leur talent, ni leur notoriété.

C'est au cœur du quartier de l'édition, au carrefour de la rue du Bac et des rues Sébastien-Bottin et de Beaune, plus précisément au bar de l'hôtel Port-Royal, qu'ils avaient l'habitude de se retrouver et de rencontrer leurs admirateurs qu'étaient Roland Laudelbach, patron de la Table ronde, des journalistes comme Bourdier, Brigneau, Joubert ou des amis comme moi, jeune député et éditeur phonographique à l'autre bout de la rue de Beaune, Éric Losfeld, d'autres encore...

Sous l'œil bienveillant de Francis, le barman, on buvait sec en discutant jusqu'au moment où la falm nous conduisait, par affinités du moment, au restaurant des Ministères, aux Assassins, voire chez Lipp. Avec Antoine Blondin, on fréquentait aussi le Bar Bac, temple de la 3^e mi-temps de l'Équipe de France de rugby et de celle du PUC.

Nimier était le plus proche de nous par l'âge et l'opinion, et Blondin par la confraternité bachique. C'est au Quartier latin, j'étais alors président de la Corpo de droit, que j'avais fait la connaissance de Roger Nimier lors d'un cocktail avec Jacques Chardonne et Joseph Breitbach. Le fait que nous ayons tous deux été orphelins à 14 ans nous avait rapprochés. Nimier avait une voiture anglaise surbaissée et s'amusait à terroriser ceux qu'il invitait à la place du mort par ses excentricités de conduite qui devaient finir par le perdre.

Laurent, lui, ne perdait jamais une anecdote lancée dans la conversation, il la notait sur la nappe de papier du restaurant, la déchirait et la rangeait dans sa poche, *ad usum delphini*. Il ne reste du temps de notre jeunesse turbulente que des souvenirs et quelques beaux livres. La vague déferlante de mai 68 a balayé les libertés, fondé et bétonné une pensée unique. La mort et l'Académie française ont fait le reste.

Livr'Arbitres 9 nouvelle série

Parmi les premiers accusés à la Libération

L'épuration du monde des lettres est très vite mise en œuvre, non sans de vifs débats sur sa nécessité : les écrivains suspectés d'« intelligence avec l'ennemi » sont boycottés et jugés.

Par Gisèle Sapiro

Le projet de prendre des sanctions contre les auteurs ayant manifesté des sentiments pro-collaborationnistes est né dès 1943, au sein du Comité national des écrivains clandestin, en écho aux mesures plus générales envisagées par les mouvements de résistance. Dès sa première réunion plénière au grand jour, le 4 septembre 1944, le comité entreprend de dresser une « liste noire » d'écrivains jugés indésirables du fait de leur conduite sous l'Occupation, et avec lesquels ses membres s'engagent par une charte à n'avoir plus aucun rapport d'édition. Douze noms sont prononcés : ceux de Robert Brasillach, Louis-Ferdinand Céline, Alphonse de Châteaubriant, Jacques Chardonne, Drieu la Rochelle, Jean Giono, Marcel Jouhandeau, Charles Maurras, Henry de Montherlant, Paul Morand, Armand Petitjean et André Thérive.

Liste noire

Une première liste exhaustive paraît le 16 septembre 1944 dans *Les Lettres françaises* : 94 noms y sont recensés, parmi lesquels, outre les précédents, on trouve notamment Jean Ajalbert, Abel Bonnard, Henry Bordeaux, René Benjamin, Pierre Benoit, Henri Béraud, Lucien Combelle, Jacques Dysord, Alfred Fabre-Luce, André Fraigneau, Sacha Guitry, Abel Hermant, Marcel Jouhandeau, Alain Laubreaux, Jean de La Varende, Camille Mauclair, Jean-Pierre Maxence et Lucien Rebatet. Une nouvelle version de la « liste noire » révisée (certains noms ont été radiés) et complétée (elle compte désormais 158 noms) paraît le 21 octobre. À l'heure où éditeurs et directeurs de journaux s'appliquent à publier des auteurs résistants pour se dédouaner, ce boycott professionnel constitue une véritable sanction morale. Mais c'est surtout à la justice que les collaborateurs sont confrontés avec les poursuites engagées à l'automne 1944 contre les

▷ Pierre-Antoine Cousteau, Claude Jeantet et Lucien Rebatet sur le banc des accusés en novembre 1946 pour avoir été rédacteurs au journal *Je suis partout*.



▷ Robert Brasillach durant son procès en 1945 : il sera fusillé le 6 février.

écrivains suspects du crime d'« intelligence avec l'ennemi », selon les articles 75 et suivants du code pénal, ou encore relevant de l'ordonnance du 26 août 1944 instituant le crime d'indignité nationale. Alors que nombre de collaborateurs notoires ont pris la fuite, parmi lesquels Alphonse de Châteaubriant, Abel Bonnard, Alain Laubreaux, Louis-Ferdinand Céline, ou bien se cachent, à l'instar de Pierre Drieu la Rochelle et de

Robert Brasillach, les FFI procèdent à une série d'arrestations dès les premières semaines qui suivent la Libération : Henri Béraud, Abel Hermant, Alfred Fabre-Luce, Lucien Combelle, Jean-Pierre Maxence, André Thérive, Sacha Guitry, Jacques Chardonne, René Benjamin et Maurice Bardèche. Robert Brasillach se constitue prisonnier quand il apprend que sa mère a été arrêtée.

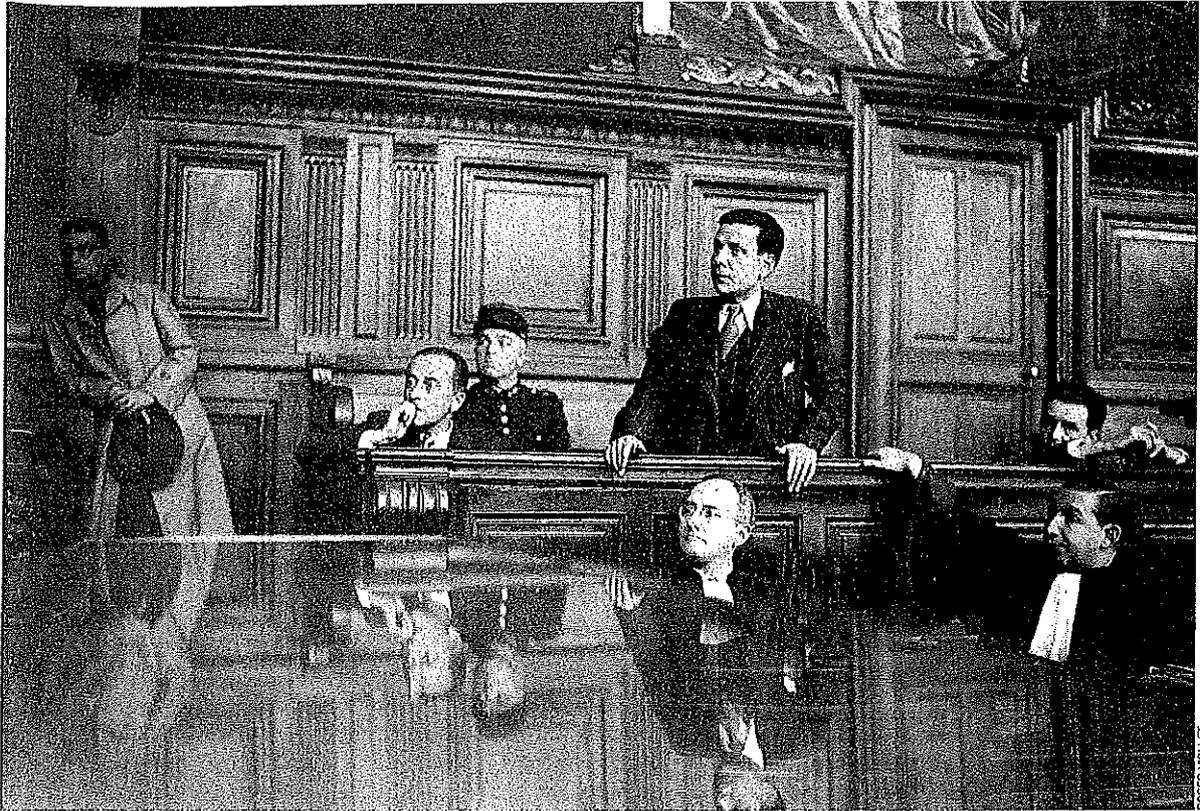
Les premiers verdicts tombent : d'octobre 1944 à février 1945, Georges Suarez, Armand Chastenet de Puy-ségur, Paul Chack, Henri Béraud, Robert Brasillach sont condamnés à mort pour intelligence avec l'ennemi. Parmi eux, seul Béraud, le célèbre polémiste de *Gringoire*, antisémite, anglophobe et antigauilliste, est gracié par De Gaulle, et voit sa peine commuée en vingt ans de travaux forcés. À Lyon se tient en janvier 1945 le procès de Charles Maurras. Déclaré coupable du crime d'intelligence avec l'ennemi, mais bénéficiant de circonstances atténuantes, le leader d'Action

À lire

▷ **Intelligence avec l'ennemi. Le Procès de Robert Brasillach**, Alice Kaplan, traduit de l'anglais (États-Unis) par Bruno Pontcharal, rééd. Folio, 470 p., 8,60 €.

▷ **La Responsabilité de l'écrivain. Littérature, droit et morale en France (XIX^e-XXI^e siècle)**, Gisèle Sapiro, éd. du Seuil, 750 p., 35 €.

▷ **Le Déshonneur dans la République. Une histoire de l'indignité 1791-1958**, Anne Simonin, éd. Grasset, 760 p., 26,90 €.



ROGER-VOLLET

française est condamné à la réclusion perpétuelle et à la dégradation nationale. L'épuration des intellectuels divise le monde des lettres. Face aux aînés, qui prônent l'indulgence et la réconciliation nationale, la jeune génération défend le principe d'une épuration sévère. Baptisée « Justice ou charité », la polémique entre l'éditorialiste du *Figaro*, François Mauriac, et son jeune confrère de *Combat*, Albert Camus, illustre ce clivage. Camus se rendra finalement aux raisons de Mauriac et signera, seul de sa génération, la pétition soutenant le recours en grâce de Robert Brasillach après sa condamnation à mort, non sans avoir longuement hésité. L'exécution de Brasillach soulève un débat public sur la responsabilité de l'écrivain. Si l'on requiert la peine de mort contre un poète comme Brasillach, quelle peine réserve-t-on aux marchands de canons ? avait lancé son avocat, M^e Isorni, lors du procès. Les écrivains sont-ils plus coupables que les industriels ou que les bâtisseurs du mur de l'Atlantique ? demandent les partisans de l'indulgence. Parmi ces derniers, Jean Paulhan considère que le crime réside dans les actes et non dans la parole, la responsabilité incombant à ceux qui ont réalisé les idées plutôt qu'à ceux qui les ont émises. Sartre lui répondra que la littérature est un acte, car nommer, c'est donner sens aux choses, c'est les faire exister à la conscience commune. Cette

conception de la responsabilité de l'écrivain fonde sa théorie de la littérature engagée. Parallèlement aux mesures judiciaires, une procédure d'épuration professionnelle est instaurée, pendant de l'épuration administrative. Le 30 mai 1945 est promulguée l'ordonnance relative à l'épuration des gens de lettres, auteurs et compositeurs, artistes, peintres, dessinateurs, sculpteurs, graveurs. Le comité constitué à cet effet compte des représentants des principales sociétés d'auteurs ainsi que du Comité national des écrivains. Il est habilité à prononcer des interdictions de publication allant jusqu'à deux ans. Sur les 172 dossiers ouverts, la moitié seulement fit l'objet d'une décision, jusqu'à la cessation des activités du comité d'épuration en 1949 : 36 interdictions et une trentaine de non-lieu furent prononcées. Entre-temps, la justice a poursuivi son action. Le virulent pamphlétaire Lucien Rebatet, auteur des *Décombres*, un des best-sellers de l'Occupation, échappe à la peine de mort par la grâce du président Vincent Auriol. Le vieil académicien Abel Hermant se voit infliger la

Si l'on requiert la peine de mort contre Brasillach, quelle peine réserve-t-on aux marchands de canons ? avait lancé son avocat.

réclusion à perpétuité. Condamné par contumace à un an de prison, Céline est amnistié en 1950 par le tribunal militaire sous son vrai nom de Louis-Ferdinand Destouches, tandis que son œuvre reparait chez Gallimard.

Lois d'amnistie en 1951 et 1953

Les écrivains ont-ils constitué des boucs émissaires dans le vaste processus d'épuration de la société française ? Certes, leurs dossiers étaient plus faciles à instruire, dans la mesure où leurs écrits constituaient des pièces à charge accablantes. La notoriété de ces auteurs dont les signatures s'étaient étalées dans la presse au bas de virulents articles qui dénonçaient leurs compatriotes juifs, gaullistes ou communistes les désignait en outre à un châtimeur exemplaire. Nombre d'entre eux ont été de ce fait parmi les premiers jugés, alors que la guerre n'était pas terminée. Toutefois, la sévérité des sanctions est allée décroissant dans le temps. Deux lois d'amnistie votées en 1951 et en 1953 mirent un terme aux peines que purgeaient ceux qui avaient été condamnés à la prison ou aux travaux forcés. L'épuration est alors devenue un enjeu mémoriel au sein du monde des lettres : dénoncée par Jean Paulhan dans la *Lettre aux directeurs de la Résistance* (1952), elle est défendue par Jean Cassou qui en rappelle les raisons dans *La Mémoire courte* (1953). □

Alice Kaplan *Intelligence avec l'ennemi. Le procès Brasillach*, Paris, Gallimard, 2001, 305 p.

Spécialiste des intellectuels d'extrême droite [1], Alice Kaplan a choisi d'étudier, dans ce nouvel ouvrage, le procès de Robert Brasillach. Représentatif, dans la mesure où Brasillach fut jugé pour « intelligence avec l'ennemi », selon l'article 75 du Code pénal, ce procès est aussi unique, selon l'auteur, en raison de la réputation de l'accusé comme écrivain et ancien élève de l'ENS. L'étude s'appuie sur un certain nombre de sources inédites : les papiers Jacques Isorni (archives de l'ordre des avocats), les papiers personnels du commissaire du gouvernement Marcel Reboul, les interrogatoires de Brasillach par la police (archives de police), son dossier de demande de grâce (le dossier d'instruction du procès étant presque vide pour des raisons non élucidées), ainsi que sur des entretiens avec des témoins. Cependant, l'apport du livre tient moins dans le renouvellement des connaissances sur un sujet déjà bien balisé que dans sa manière d'aborder le procès par le prisme de la biographie de ses protagonistes. Parti pris original, et qui contribue à l'agrément de la lecture, mais qui est, disons le d'emblée, contestable d'un point de vue méthodologique. On y reviendra au terme de cette présentation.

La trajectoire de R. Brasillach est à présent bien connue. Boursier en tant que pupille de la nation – son père, officier, a été tué en 1914 –, reçu à l'ENS en 1928, il a échoué à l'agrégation. À cette époque, il était déjà engagé dans une carrière intellectuelle plus brillante que le professorat : celle de journaliste, de critique et d'écrivain. Chroniqueur littéraire à l'*Action française*, il fit partie de l'équipe de *Jesuispar-tout*, qui rompit avec Charles Maurras en 1934 et évolua vers le fascisme. Il en devint le rédacteur en chef en 1937. L'itinéraire de Brasillach illustre bien le paradoxe du

fascisme français qui se voulait nationaliste tout en admirant les régimes étrangers. Admirateur de Hitler, en qui il voit un poète, un chef d'orchestre wagnerien, il élabore une conception du fascisme qui s'appuie plus sur la critique littéraire que sur la politique ou l'économie. Son antisémitisme est manifeste dès les années 1930.

Fait prisonnier pendant la drôle de guerre, Brasillach est libéré sur la demande officielle de l'ambassade allemande à Paris, qui avait établi en octobre 1940 une liste d'idéologues français susceptibles d'aider la cause nazie. Ayant repris la rédaction en chef de *Je suis partout*, dont l'équipe a opté pour l'ultra collaborationnisme, il y représente la tendance nationaliste, restant fidèle au maréchal Pétain comme à Maurras, tout en participant aux incessantes attaques du journal contre les Juifs, les francs-maçons, les communistes, les gaullistes. Comme sa libération de captivité (dont les vraies conditions n'étaient pas connues à cette époque), les raisons de son départ du journal lors de la chute de Mussolini en septembre 1943 ont fait l'objet d'un débat lors du procès : l'avait-il quitté par « patriotisme » ou par peur, au moment où il devenait clair que les Allemands allaient perdre la guerre ? En réalité, son départ de *Je suis partout* s'explique aussi par des rivalités internes à l'équipe. Brasillach devait continuer à écrire dans d'autres journaux collaborationnistes et manifester, dans ses derniers articles, son affection pour l'Allemagne. N'ayant pas fui à l'instar de nombre de collaborationnistes, il se cache après la libération de Paris, puis décide de se constituer prisonnier quand il apprend que sa mère a été arrêtée. En prison, il écrit des poèmes et prépare son procès « comme un oral de concours », selon ses termes.

La partie la plus intéressante et la plus novatrice du livre de A. Kaplan réside dans la reconstitution des trajectoires des acteurs

du procès. Il est frappant que les trois principaux protagonistes, l'accusé, son défenseur et le procureur, appartiennent à la nouvelle génération : ils ont entre trente-quatre et quarante ans. Choisi par Maurice Rolland, le bras droit de Gaulle, pour siéger dans les procès de l'épuration, le commissaire du gouvernement Marcel Reboul représente la continuité de la magistrature avant et après la Libération : il a siégé au Tribunal spécial de la Seine, l'une des juridictions d'exception mises en place par le régime de Vichy, qui s'occupait d'actes de résistants; ses verdicts étaient considérés comme trop indulgents par les Allemands. Il habitait l'immeuble où était située la librairie Rive Gauche et y voyait souvent Brasillach. Ayant déménagé en 1942, il devient le voisin de palier de Jacques Isorni, le futur défenseur de Brasillach et de Pétain, avec lequel il se lie d'amitié. Isorni est le fils d'un artiste peintre italien immigré en France et devenu le plus grand fournisseur de gravures de mode de Paris pour grands magasins, et d'une mère issue de la bourgeoisie catholique, dont le mariage avec un étranger fit scandale. À l'École alsacienne, il adhère au Cercle des étudiants et des lycéens pour l'Action française. Premier secrétaire de la conférence, il fut démis de ses fonctions d'avocat sous Vichy en tant que fils d'étranger. Rétabli par mesure dérogatoire, il défendit les prévenus (communistes notamment) à la Section spéciale de Paris.

Pour se démarquer des tribunaux d'exception de Vichy, dont les jurés avaient été le plus souvent supprimés, et redonner vie au processus démocratique, les juristes des nouvelles cours de justice voulaient des jurés représentatifs du peuple français, incarnant la justice populaire. Les quatre jurés étaient tirés au sort sur une liste de vingt noms de citoyens « n'ayant pas cessé de faire preuve de sentiments nationaux ». Pour la première fois, des femmes pouvaient figurer sur ces listes, établies par des magistrats avec le concours des comités de Libération. Le pouvoir conféré à ces comités pour désigner les jurés pendant la première année de l'épuration en fut l'un

des aspects les plus controversés. Il a favorisé l'idée selon laquelle l'épuration était menée « sur les ordres de Moscou ». En fait, seul un des jurés du procès Brasillach était membre du PCF. En revanche, ils étaient tous originaires de la banlieue parisienne. A. Kaplan insiste sur le contraste flagrant entre ces modestes banlieusards et l'ancien élève de l'ENS, membre de l'élite littéraire parisienne, qu'ils devaient juger. Sans doute ont-ils été peu touchés par les arguments de la défense sur le talent littéraire de l'accusé.

Le contraste est flagrant aussi avec le public mondain qui se presse au palais de justice. Ces procès, rappelle l'auteur, étaient l'un des grands spectacles de la Libération. Les réactions du public pendant les audiences étaient en retour suivies par les dirigeants comme des manifestations de « l'opinion publique ». Publié par J. Isorni, le procès est connu. L'auteur souligne le fait que Brasillach est le premier accusé à revendiquer l'entière responsabilité de ses actes. C'est, selon elle, par souci de ne pas en laisser le soin à la défense, que Reboul évoque ses mérites, distinguant le critique brillant et sensible du violent polémiste. Pour éviter que l'accusation ne tourne au délit d'opinion, il fallait prouver que l'accusé avait trahi. Une des analyses les plus intéressantes concerne l'accusation quasi explicite d'homosexualité dans le réquisitoire de Reboul. Jouant sur les métaphores sexuelles employées par Brasillach lui-même – notamment la fameuse phrase : « Les Français de quelque réflexion, durant ces années, auront plus ou moins couché avec l'Allemagne, non sans querelles, et le souvenir leur en restera doux » (p. 74) –, Reboul montra – en faisant allusion au procès d'Oscar Wilde – que l'amour de ce dernier pour l'Allemagne équivalait à une trahison « perverse » envers la France. Selon l'auteur, Reboul jouait sur le fait que Brasillach avait pris plaisir à l'humiliation de la France, en s'appuyant sur la crise des valeurs masculines touchant une nation d'hommes qui se sont sentis vaincus et impuissants pendant quatre ans.

L'analyse de la double personnalité ne vaut

pas entièrement pour le réquisitoire, car, aux yeux de l'accusateur, le talent de l'accusé aggrave sa responsabilité. En revanche, elle vaut pour le défenseur, qui est prêt à reconnaître que le polémiste s'est trompé pour mieux sauver le poète. Et qui tente de faire tourner le procès au délit d'opinion, voire au procès philosophique, arguments littéraires à l'appui. Ainsi, la métaphore sexuelle serait empruntée à Renan qui a écrit dans *La réforme intellectuelle et morale*: « L'Allemagne a été ma maîtresse. » En fait, Isorni découvrira plus tard que l'expression « la France a couché avec l'Allemagne » est un emprunt à Jean Giraudoux dans *Siegfried et le Limousin*. A. Kaplan pense que l'avocat fait fausse route en invoquant la valeur littéraire de son client plutôt que de répondre aux faits qui lui sont reprochés. Mais ce plaidoyer ne tombe pas du ciel. Isorni pense sans doute à l'article de François Mauriac en défense d'Henri Béraud, paru quinze jours plus tôt, et qui a contribué à sauver l'écrivain de la peine de mort à laquelle il était condamné, puisqu'il a obtenu sa grâce début janvier. Mauriac évoquait la nécessité de préserver le patrimoine littéraire de la nation, argument auquel de Gaulle, soucieux de reconstruire la France, était sensible. L'argument pèse, en outre, dans un pays dont une génération d'écrivains a été décimée par la Première Guerre mondiale (qui a par ailleurs laissé des orphelins comme Brasillach), et où aucun gouvernement ne veut avoir de poète sur la conscience. Brandissant le spectre d'André Chénier, Isorni lance : « Les peuples civilisés fusillent-ils leurs poètes ? » Et de demander ensuite : « Quelle peine alors, réservez-vous aux marchands de canons ? [2] » Loin de s'écarter de son sujet, comme l'avance l'auteur, l'avocat forge un des arguments majeurs sur la base duquel toute l'épuration des intellectuels fut mise en cause. Il est regrettable, sous ce rapport, que l'analyse de l'argumentation n'ait pas été mieux historicisée et rattachée aux débats sur l'épuration. De même, les prises de position des écrivains autour du verdict auraient mérité d'être restituées au sein des enjeux de l'heure. Ainsi, la pétition

appuyant le recours en grâce en faveur de Brasillach – l'âge moyen des signataires est de soixante-deux ans selon son calcul, dont de nombreux académiciens ou membres de l'Institut – est un révélateur du clivage générationnel qui divise le milieu littéraire au lendemain de la guerre, opposant une nouvelle génération issue de la Résistance à ses aînés au nom de la responsabilité morale de l'écrivain.

La demande de grâce, on le sait, a été rejetée. Selon une légende colportée par Pierre Pélissier, le biographe de Brasillach, une photographie de ce dernier, avec Doriot en uniforme de la Légion des Volontaires français contre le bolchevisme et d'autres journalistes sur le front Est (voyage au cours duquel ils visitèrent Katyn), aurait été glissée dans le dossier de demande de grâce par un fonctionnaire du gouvernement. Confondant Brasillach avec Doriot, de Gaulle aurait considéré le fait qu'un écrivain ait revêtu l'uniforme allemand comme une preuve incontestable de trahison. Ainsi, selon cette légende d'extrême droite, Brasillach, l'un des rares témoins du massacre de Katyn, fut exécuté. En fait, la photographie avait paru en couverture du magazine *Ambiance* (sorte de *Lifesocialiste*) deux jours avant le procès. L'auteur n'en a pas retrouvé la trace dans le dossier de demande de grâce. Il faudra attendre l'an 2005 pour savoir si elle est rangée dans les papiers personnels du général de Gaulle. Selon une autre légende, colportée par Alain Peyrefitte, qui a examiné le dossier dans les années 1960, de Gaulle aurait écrit en marge : « Il ne l'eût pas voulue [la grâce]. » Or il n'y a pas trace non plus de cette annotation. L'avis des magistrats, conservé dans le dossier, permet de mieux comprendre l'enjeu de cette décision. À propos du recours en grâce de Béraud, le commissaire du gouvernement Raymond Lindon avait requis la mort au nom de « l'exemplarité ». Le procureur André Boissarie dresse un parallèle entre Brasillach et Béraud, qui aurait dû faire pencher en faveur de la grâce. Paradoxalement, le parallèle n'a sans doute fait que renforcer la différence, et c'est sans doute au nom de l'exemplarité

réclamée pour Béraud que Brasillach n'a pas été gracié. Reboul, dans sa lettre contre la demande de grâce, laisse néanmoins craindre de vives réactions dans les « classes supérieures » dont il a senti la solidarité avec Brasillach pendant le procès. Analysant les réactions à court et à long terme, A. Kaplan conclut à juste titre sur la « dimension expiatoire » du procès.

Le parti pris méthodologique est, on l'a dit, discutable. Si l'étude des trajectoires permet de relativiser l'image d'objectivité que dégagent les procédures juridiques, fondée sur les règles impersonnelles et l'interchangeabilité, on ne peut raisonnablement penser que ce qui advient lors d'un procès repose uniquement sur les acteurs individuels (à moins de voir dans leur comportement l'expression de dispositions incorporées et partagées par un ensemble d'agents). Dans le cas des procès de l'épuration moins encore que dans d'autres, nés d'une politique volontariste d'épuration engagée par le gouvernement provisoire de la République française, ces procès pour crime de trahison, menés dans un cadre juridique d'exception – les cours de justice –, sont suivis de près par le ministre et le chef de l'État. L'inculpation pour « intelligence

avec l'ennemi » selon l'article 75 du code pénal conduisait devant ces cours de justice. Si la culpabilité était avérée, l'accusé encourait la peine de mort, dont seules des circonstances atténuantes pouvaient le sauver. Le contexte de guerre pendant lequel se déroulèrent les premiers procès (jusqu'en mai 1945) en rigidifiait plus encore les règles. À part quelques cas où des circonstances atténuantes furent reconnues, ceux qui échappèrent à la mort le durent au recours en grâce auprès du général de Gaulle et non à la sanction. Quant aux jurés, dont A. Kaplan a le grand mérite d'avoir retrouvé la trace, mais dont la marge de manœuvre était très réduite pour les raisons qu'on a dites, on ne peut non plus penser que leur choix était entièrement aléatoire si l'on sait que les premières listes furent dressées par les comités de Libération, tenus par des résistants, et souvent par des communistes.

Ces réserves concernant la démarche mises à part, ce livre clair et bien écrit reste un excellent récit historique du procès et de ses enjeux, accessible – c'est un de ses mérites – aux non-spécialistes.

GISÈLE SAPIRO

<http://www.cairn.info/revue-annales-2002-6>



Écritures romanesques de droite au XX^e siècle. Questions d'esthétique et de poétique, textes rassemblés par Catherine Douzou et Paul Renard, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2002.

Existe-t-il une esthétique et une poétique de droite ? Telle est la question initiale posée par le colloque organisé à Lille en 1998 dont l'objet était moins l'étude de l'idéologie en elle-même des romanciers de droite que les rapports existant entre idéologie et littérature.

Fallait-il définir préalablement ce que recouvrait le terme de " droite " ? De façon générale, et tel est ce qui ressort des choix objectaux des participants, la droite se définit en creux, en réaction à une gauche seule porteuse d'un programme sous-tendu par une volonté de changer le monde. L'homme de droite est par ailleurs couramment caractérisé par son indépendance, par un goût pour la solitude (note 1 ci-dessous) inséparable de son pessimisme que d'aucuns nomment anti-progressisme. Ceci, tout en rendant difficile l'identification d'un dénominateur commun aux idéologies de droite, explique la nécessité de laisser le champ définitionnel ouvert. Cela explique encore le recours *a posteriori* de Catherine Douzou, dans la préface du volume, à l'autorité des ouvrages de Jean-François Sirinelli (notamment l'ouvrage collectif *Histoire des droites*, Gallimard, 1992) et de René Rémond (*Les Droites en France*, Aubier Montaigne, 1982) : " S'interroger sur l'idéologie de droite au XX^e siècle implique la prise en compte de la diversité des courants englobés par cette appellation. Il y a plusieurs droites et aussi une extrême droite : René Rémond a résumé tout cela. Jean-François Sirinelli a insisté à nouveau sur cette complexité en ouvrant les débats " (p. 6). Il nous apparaît cependant que les choix d'œuvres manifestés offrent une image singulièrement homogène, sous la diversité des points de vue critiques, de la droite, homogénéité qu'annonçait notre appréhension de l'" homme de droite " comme figure anticonformiste et représentée par l'absence remarquable du conservatisme.

L'ouvrage s'articule autour de deux parties : la première s'intéresse à l'esthétique, à travers le point de vue de la critique, la seconde à la poétique et se fonde sur un choix d'œuvres romanesques.

I- Esthétique.

L'esthétique est appréhendée dans une double perspective du point de vue de l'objet : les deux premiers articles cherchent à savoir si, dans le roman, l'idéologie politique se reflète, les quatre suivants s'intéressent à la spécificité de l'écriture critique de droite.

Le miroir du roman.

- Frédéric Briot, " L'innocence du roman " (p. 17-26).

La communication propose une tentative de définition de l'esthétique romanesque en question en se fondant sur l'étude de l'influence des discours critiques du Lagarde et Michard de 1974 (XVII^e siècle), de l'*Histoire de la littérature française* de Nisard, du *Manuel illustré d'histoire de la littérature française* de J. Calvet, et des *Morceaux choisis des auteurs français du Moyen Âge à nos jours* de Des Granges. Frédéric Briot affirme l'existence d'une esthétique propre : le roman de droite se définit par son refus de l'affirmation politique, sa pure motivation littéraire, sa " parfaite innocence " (p. 18). S'amorce ici une des définitions de la figure de l'écrivain de droite, celle fondée sur le désengagement, que nous retrouvons dans les articles de Bruno Curatolo et de Jacques Poirier sur Jacques Laurent. L'auteur renvoie le roman de droite à son modèle classique, à la nostalgie d'un " esprit français " qui se serait épanoui au XVII^e siècle avec Bossuet, Racine et Pascal, à un goût pour les études psychologiques pessimistes, qu'il oppose implicitement au modèle romantique. Son point de vue est clair : l'idée qu'il faut restaurer le classicisme, " c'est à dire la vraie France ", est anti-républicaine (p. 23), et il conclut : " L'innocence est bel et bien un fantasme, et un fantasme coûteux " (p. 25). La démonstration de Frédéric Briot n'implique guère, en réalité, l'esthétique romanesque de droite. L'auteur lui-même le concède : " Que [l]e discours [des manuels] ait été

pour une très large part repris sous le régime de la III^e République ne manque certes pas de sel." (p. 18). L'ironie que manifeste le présent propos à l'encontre d'un classicisme fabriqué ne peut guère atteindre que l'esprit de la III^e République. Le seul corpus représenté dans l'article est celui des manuels scolaires, la critique de droite n'étant convoquée que dans deux brèves citations, du *Cornaille* de Robert Brasillach (p. 23) et du *Dix-septième siècle* d'Émile Faguet (p. 24). Certaines affirmations engageant véritablement l'esthétique de droite, telle celle concernant la critique d'*Action Française* qui se fonde sur une étude de Paul Renard au contenu non explicité, ne sont pas étayées.

- Nelly Wolf, " Écritures totalitaires " (p. 27-33).

L'esthétique romanesque de droite n'existe pas. La gauche a un mot d'ordre esthétique, le réalisme socialiste, la droite n'en a pas. Il existe autant de poétiques que de droites, sans compter que les politiques de style correspondent rarement à des positions politiques. Un roman de droite ne se reconnaît qu'à travers l'explicitation paratextuelle des idées de l'auteur, à l'exception des romans à thèse où l'idéologie se substitue au réel. À partir des définitions catégorielles de l'ouvrage de Susan Rubin Suleiman (*Le Roman à thèse ou l'autorité fictive*, PUF, 1983) sont identifiés des procédés narratifs idéologiques : redondance, inambiguïté, contrainte sémantique et transcodage idéologique. Doit alors intervenir l'opposition définie par Hannah Arendt entre totalitarisme et principe d'autorité : le cycle du *Monde réel* d'Aragon " oscille en permanence entre le roman à thèse et l'écriture totalitaire " (p. 30), écriture totalitaire dont le *Gilles* de Drieu offre une illustration emblématique.

Les oppositions très justes convoquées dans la tentative d'appréhension d'une esthétique de droite remettent en cause le présupposé de l'attachement au classicisme : le face à face dans le XIX^e siècle d'un classicisme révolutionnaire et d'un romantisme réactionnaire et, de part et d'autre de la césure centrale du XX^e siècle, celui d'une droite communautariste et d'une droite individualiste.

L'écriture critique

- Luc Rassin, " 'Poète par l'action'. Brasillach critique du roman " (p. 35-43).

Cette étude affirme la spécificité d'une poétique : sont décelées dans l'œuvre de Brasillach une esthétique plus classique que moderniste et une écriture romanesque fondée sur le dépassement poétique du réel. La critique du romancier est assise sur le cœur et non sur la raison. Si l'on peut cependant retrouver dans ses choix critiques, comme chez Maurras, des soubassements politiques, il reste que ses choix esthétiques se distinguent radicalement de ceux de Drieu, de Morand et de Céline : il faudrait " parler d'esthétiques romanesques au pluriel " (p. 42). Le présent point de vue apparaît donc comme une synthèse de ceux que présentaient les deux articles précédents. Le cœur du propos est contenu dans une restriction : Brasillach et Drieu, figures d'intellectuels hantés par l'action, se retrouvent dans la volonté de mettre en œuvre la productivité des mots dans le cadre d'un projet politique.

- Jacques Lecarme, " Brasillach et Drieu critiques des romanciers de leur temps : des critiques de droite ? " (p. 45-63).

L'article s'ouvre sur un retour teinté d'ironie sur l'" étonnant réquisitoire " de Beauvoir sur la pensée de droite (p. 46 ; voir ci-dessous note 2), retour qui vise à mettre en évidence la vanité d'une pensée fondée sur une vision manichéenne de l'homme de droite (Drieu) et l'écueil de l'anachronisme : " On conviendra qu'il n'est pas de bonne méthode de faire servir un gauchiste de 1927 à un portrait-robot de l'écrivain de droite en 1955. " Il faut admettre que " l'idéologie appartient à tel journal plutôt qu'à tel auteur " (p. 50). Contrairement à l'article précédent, l'étude se fonde sur la conviction, étayée, que ce ne sont pas tant les idées que le style qui, chez Drieu comme chez Brasillach, définissent l'écriture critique. L'auteur résume ainsi sa pensée sur Brasillach : "[...] sa norme personnelle n'est pas l'idéologie de droite mais cette curiosité, cette légèreté, cette inconsistance rieuse proche de l'inconscience, qui anime le style de droite le plus aimable, en tout cas le moins rébarbatif. " (p. 55). Pas de poétique de

droite non plus chez Drieu, mais une poétique de l'irrégularité qui rencontrerait l'esthétique baroque.

- Marc Dambre, " Roger Nimier critique du roman " (p. 65-78).

Marc Dambre rappelle en ouverture l'absence de définition relative au clivage Adroite/gauche que nous mentionnions. Clivage polysémique qui appelle l'explicitation d'un choix, ici celui des années 30. Deux précautions préliminaires concernant Nimier introduisent la thèse : le rappel que la critique du romancier mort à trente-six ans est un " travail *in progress* " (p. 65) et la nécessité de séparer le corpus romanesque et la critique sur le roman. L'auteur met en avant la foi maurrassienne de Nimier en la conjonction de la politique et de la littérature et retrouve chez lui ce que dénonçait Beauvoir : l'esthétisme. L'écrivain est en attente d'un " classicisme moderne " (p. 68). Ressortent de l'étude de sa prose critique son anti-intellectualisme et son anti-conformisme, ses rejets du " sérieux " de l'écriture romanesque de gauche, de la prétention philosophique et de la complaisance intellectuelle. Ceci appuie l'expression latente d'une nostalgie face à la mort de l'auteur et à l'effacement du style. Le mépris de la littérature officielle se traduit, comme chez Brasillach, dans un goût pour la vitalité du roman et dans l'exigence d'une invention formelle (Proust, Céline, Joyce). Une constante apparaît dans l'ensemble du corpus critique, celle de " la littérature considérée à la fois comme plaisir et comme risque " (p. 76).

- Bruno Curatolo, " Le style littéraire de droite selon *La Parisienne* " (p. 79-87).

L'étude cherche à cerner l'esthétique de droite à travers la polémique qui a opposé *La Parisienne* de Jacques Laurent aux *Temps modernes*, actualisation, en 1955, de la querelle des " anciens " et des " modernes " ? (p. 79) L'éditorial du premier numéro de *La Parisienne* attaquait de front les *Temps modernes*, " reprenant point par point, pour les contredire, les principes que Sartre avait avancés dans son propre éditorial programmatique. " (p. 79). L'humour, qui est dans cet article au service de la démonstration, repose essentiellement sur les citations et les synthèses objectives des arguments de Beauvoir (p. 82-84), et se fait en ce sens mimétique du style de *La Parisienne*. Passant en effet rapidement sur l'article de Claude Lanzmann de la première livraison des *Temps modernes*, " L'Homme de gauche ", Bruno Curatolo centre son analyse sur l'étude de Beauvoir précédemment mentionnée, " La pensée de droite aujourd'hui " (*Temps modernes*, n° 112-113 & 114-115, printemps-été 1955), et sur les différentes " réponses " à droite : le court article de Paul Sérant, " La Droite de cette dame " (p. 81), la livraison d'octobre 1956 de *La Parisienne*, notamment l'article de Jacques Laurent intitulé " Les droites ", et l'enregistrement du numéro de juin 1955 : " Existe-t-il un style littéraire de droite ? " (Note 3). Ce dernier support apporte des réponses comparables à celles qu'avance le présent colloque, dont il est le miroir, si l'on exclut la portée connotative des termes : tout en rejetant *a priori* l'idée d'une distinction entre poétiques de droite et de gauche, les auteurs établissent une " partition " significative : le " romancier [de droite] n'a pas à exprimer des idées ", le style de droite est " élégant, désinvolte ", celui de gauche " laborieux, forgeron, 'prolétaire' " (p. 84) ; le " romancier de droite se préoccupe avant tout d'écrire des romans ", la " littérature de droite est individualiste, celle de gauche sociale " (p. 85). Enfin, l'écrivain de droite est stylisticien, l'esprit de droite étant défini par " la distance, la retenue, le refus du pathos. " (p. 85)

L'article apporte un certain nombre de contradictions aux communications du recueil ; nous retiendrons celles-ci : Jacques Laurent classe Bossuet à gauche pour son style " laborieux ", qui s'oppose à l'élégance et à la désinvolture du style de droite (Fénelon). Le classement symétrique inverse de F. Briot obligeait ce dernier à justifier son point de vue par la césure de 1945, argument dont il faudrait expliciter les fondements. Le même Jacques Laurent perçoit Sartre comme l'héritier de Bourget, laissant entendre que le goût de la droite pour la psychologie est partagé.

II- Une poétique de droite ? Les œuvres en question.

La seconde partie du recueil explore le champ de la poétique en s'intéressant successivement à trois niveaux d'imprégnation de l'œuvre par l'idéologie de droite. Un premier ensemble d'auteurs ou d'œuvres apparaît sans ambiguïté comme de droite : le Barrès du *Jardin de Bérénice*, Jacques Laurent, Denis Tillinac et Gyp et Trilby, "romancières d'extrême droite". Un second regroupement est centré sur l'étude d'œuvres sciemment ou inconsciemment plus ambiguës : Paul Morand est appréhendé au travers d'une nouvelle longue de *Fermé la nuit*, Marcel Aymé dans *Le Chemin des écoliers* et Montherlant à travers *La Rose de sable*. Enfin la dernière catégorie, au-delà de l'ambiguïté, est représentée par l'article de Bruno Blanckeman qui s'intéresse aux tendances de la littérature française après 68.

- Évelyne de Boisgrollier, "Barrès se fige" (p. 91-103).

Un tournant apparaît dans la poétique barrésienne à partir du *Jardin de Bérénice* (1891), poétique qui peut alors se définir par son opposition au naturalisme. L'auteur identifie ainsi un lien, essentiel à nos yeux, entre réalisme romanesque et idéalisme ou utopisme idéologique et conclut que le salut, dans l'œuvre de Barrès, vient de l'immobilisme.

- Jacques Poirier, "Désengagement et romanesque : Jacques Laurent, Sartre et Hegel" (p. 105-114).

L'intellectuel de droite ne peut plus, après 1945, se présenter comme un héritier : il lui faut "redéfinir un territoire" et "inventer une esthétique" (p. 105). La droite est toujours réactionnaire, elle n'est plus conservatrice. La spécificité de la figure de Jacques Laurent dans ce contexte de renouveau et de "modernité" à droite repose sur l'impossibilité de cerner sa position : il affirme son refus d'une poétique de droite et doute de l'existence même d'une pensée de droite. *Histoire égoïste* (La Table ronde, 1976) insiste sur "l'ambiguïté doctrinale" et sur "les contradictions internes" (p. 106) de la pensée droitiste. À partir de l'ouvrage cité de René Rémond, il faut montrer que la multiplicité des chapelles remet en cause la possibilité d'un culte unique. Le "fantôme conceptuel" de l'idéologie (p. 106) n'engage guère, quoi qu'il en soit, l'esthétique : Jacques Laurent croit en l'autonomie du fait littéraire. Jacques Poirier reprend l'idée d'un anti-déterminisme de droite fondé sur l'idée que l'absence de cause est belle, et le Beau prime sur le Vrai et le Bien. Contre Hegel, Marx et Bossuet, Laurent est du côté de l'aléatoire et non du déterminisme. Le roman doit réintroduire dans l'Histoire un espace de jeu, sublimé en une "esthétique de la désinvolture et de la déconstruction" (p. 112). Contre l'esprit de sérieux et le principe de causalité du XIX^e siècle, le retour à l'Ancien Régime est perçu comme le paradis de l'imaginaire : le romancier de droite oppose le roman à tiroir au "grand miroir de l'idée pure". Peut-être risque-t-il de se prendre lui-même au piège de la déconstruction, en se rapprochant dangereusement de l'école formaliste ... (p. 112)

- Bernard Alavoine, "Denis Tillinac, styliste de la nostalgie" (p. 115-124).

"Des phrases impertinentes alliées à un humour pince sans rire [...] un style [...] léger" (p. 115) sont à l'origine du rapprochement opéré par la critique entre Tillinac et les Hussards. Or la réalité se distingue souvent de l'apparence. Une première période romanesque (*Spleen en Corrèze*, 1979 et *Le Bonheur à Souillac*, 1982) donne de l'écrivain une image terrienne. Et si les romans qui suivent arrachent l'étiquette régionaliste, Tillinac revient dès les années 90 à son thème de prédilection : "le héros nostalgique en quête de ses racines provinciales" (p. 116). Son itinéraire, jalonné par certains prix de connotation droitiste (Prix Roger Nimier en 1983 et Prix Jacques Chardonne en 1990), "oscille entre la fiction et la politique", oscillation qui s'ouvre sur la synthèse de *Le Retour de d'Artagnan* (1994) qui définit au-delà des clivages de la politique partisane une adhésion emprunte de nostalgie à une "droite mousquetaire". Comme chez Jacques Laurent et les "désengagés" la droite est perçue comme ambiguë et multiple. L'adhésion est conjoncturelle et non absolue : réactive. En se fondant sur l'écriture de Tillinac, Bernard Alavoine affirme son incapacité de définir une poétique de droite dans le

cadre d'une communication et avance l'hypothèse d'un imaginaire et d'un style fondés sur " une attitude de repli qui tente avec légèreté de réconcilier bonheur et mélancolie " (p. 123-124).

- Paul Renard, " Gyp et Trilby, romancières d'extrême droite " (p. 125-133).

L'ouvrage de Susan Rubin Suleiman, *Le Roman à thèse ou l'autorité fictive*, évoqué dans la communication de Nelly Wolf est l'outil dont use ici Paul Renard pour appréhender deux romans populaires de l'entre-deux-guerres, *Le Chambard* (1928) de Gyp et *Bouboule et le Front populaire* de T. Trilby (1937). La seconde catégorie analytique du roman à thèse définie par Suleiman, celle de la " structure antagonique ", est retenue. La pertinence de l'application des quatre lois de ce critère est vérifiée pour chacun des deux romans : les valeurs du protagoniste doivent être de " bonnes valeurs " (p. 126) ; celui-là est assimilé à un groupe (p. 126) ; " il se bat, en tant que membre du groupe, pour la réalisation des bonnes valeurs " (p. 127) et, enfin, il ne " *change pas* " de position au cours du roman (p. 128). Paul Renard complète son application par l'étude du statut des redondances du roman à thèse dans le corpus défini (p. 129-131). Il est bien évident que si ces catégories fonctionnent aux yeux de S. Suleiman avec les grands auteurs, elles semblent faites sur mesure pour la littérature de propagande. Paul Renard cherche à montrer que le roman à thèse n'est pas l'apanage de la gauche. On regrettera donc que la démonstration se fonde sur de bien petits romanciers, bien peu lus.

- Vincent Engel, " Paul Morand ou l'art de l'esthétique adroite " (p. 133-144).

Vincent Engel initie son propos par un retour à la rhétorique en alléguant l'idée de Terry Eagleton que " tout discours critique est politique ", et fait un sort aux clichés et oppositions manichéennes : le style de la droite, c'est le beau style, le style classique, toute esthétique est de droite, toute éthique de gauche. La poïésis s'opposerait alors à la praxis, marxiste. Cherchant un autre angle d'approche, l'auteur décèle dans la poétique de Paul Morand, à travers l'étude de " La nuit de Portofino Kulm ", une apparente esthétique futuriste (fascisante) derrière laquelle se cache une tendance profonde vers l'hédonisme, l'érotisme et l'indifférence au monde.

- Jean-Paul Dufiet, " Une écriture 'asémite' en 1946 ? Marcel Aymé : *Le Chemin des écoliers* " (p. 145-157).

L'étude de la poétique de droite ne peut faire l'économie de la question de l'antisémitisme " et de ses avatars " d'après 1945, le discours raciste ou même antijuïvaïque (note 4) étant alors devenu impossible (p. 145). Après un retour sur l'absence de sentiment antisémite chez le romancier avant la guerre est définie la thèse d'une écriture volontairement équivoque qualifiée d'" asémite " selon le terme de Charlotte Wardi qui commente la position gidienne : " L'asémite [...] appartient à une famille d'esprit qui cultive la différence mais qui, si elle dresse entre elle et le Juif les murs hermétiques de la race, ne l'exclut pas pour autant de l'humanité, n'incite pas les foules à la haine, à la violence et au massacre. " L'étude de la typologie romanesque met au jour le découplage du discours antisémite dans *Le Chemin des écoliers* : la violence des propos du personnage nazi est constamment relayée par la représentation que les Juifs offrent d'eux-mêmes, construction en écho qui permet " que le roman n'apparaisse pas comme une scandaleuse propagande antisémite " (p. 153). Le roman n'exploite par ailleurs jamais l'idéologie nazie raciste mais cherche à toucher le champ idéologique de la tradition française (assimilation et nationalisme). Par là, il sauvegarde un droit, spécifiquement français, à l'existence de l'antisémitisme.

- Jean-François Domenget, " *La Rose de sable* de Montherlant : un roman de gauche ou de droite ? " (p. 159-170).

L'histoire de *La Rose de sable* manifeste un point d'intersection entre la droite et la gauche digne d'intérêt : roman anticolonialiste, donc " de gauche " (p.159), il est écrit entre

1930 et 1932 par un romancier de droite qui refusa de le publier avant que son propos ne devienne inoffensif, en 1968. Trois mises au point introduisent l'étude : le désengagement ou l'ambiguïté de l'appartenance politique de Montherlant entre 1930 et 1945, le rapport entre l'anticolonialisme et la césure droite/gauche, qui ne va pas de soi, et enfin l'ambiguïté politique du roman lui-même. L'ambiguïté est confirmée par les études diégétique et textuelle : elle réside dans la confrontation d'un style de droite (les maximes, les " aphorismes bourgeois " qui " couvrent un monde déjà fait " et les thèmes héroïques, en référence à R. Barthes, " Le mythe aujourd'hui " [1957], cité p.161.) et d'un discours narratorial anticolonialiste. Le roman narre la découverte, par le personnage, d'une vérité de gauche, personnage qui dans la typologie de Montherlant demeure un héros de droite (thématique du " service inutile " ; motifs de la solitude et du sacrifice) (p. 166).

Nous suggérerons qu'il peut n'y avoir là aucune ambiguïté mais simplement un léger décalage historique : en 1932, Montherlant conserverait le point de vue d'avant 14, où le discours anticolonialiste était de droite.

- Bruno Blanckeman, " Quand cessent les avant-gardes. Certaines tendances de la littérature française après 1968 " (p. 171-177).

Notre temps est celui de l'inflexion des concepts idéologiques : " rares sont les écrivains à revendiquer aujourd'hui une appartenance politique " (p. 171). L'absence de revendication reflète celle des nomenclatures acceptables de valeurs : l'approche esthétique ne peut emprunter qu'une voie, celle de l'identification des coïncidences éventuelles d'une sensibilité et d'une culture de droite (p. 171). C'est en premier lieu dans la défection des avant-gardes que l'auteur décèle une " réaction " des contemporains qui tournent le dos au Nouveau Roman et au structuralisme et reviennent au plaisir du texte : " Mêmes dans les œuvres les plus réceptives à l'héritage de la modernité immédiate, celle de Jean Echenoz, de Jean-Philippe Toussaint, de Christian Gailly, la ré narrativisation du roman s'impose et le répertoire de la tradition [...] se feuillette, à la libre fantaisie d'un scripteur rebaptisé auteur. " (p. 173) La droite est ici encore définie en creux, et le jugement de Bruno Blanckeman peut être résumé dans le mot de Pascal Ory devant ce retour de balancier : " retour à, sans doute, mais le plus souvent d'abord, repli sur " (Pascal Ory, *L'Aventure culturelle française, 1945-1989*, Flammarion, 1989). Quoi qu'il en soit le mouvement répond à un besoin qui entraîne la ré légitimation du langage comme ordre fondateur. Le second point est celui de la multiplication des formes autobiographiques, interprétées tantôt comme obsession généalogique tantôt comme écho de l'individualisme du temps. L'influence de l'hérédité et du milieu chez Pierre Bergounioux rappelle ainsi les déterminismes barrésiens du sol et du sang, comme l'exhibitionnisme provocateur d'Hervé Guibert les représentations de l'écrivain chez Barbey, Loti ou Nimier. Est enfin analysée la renaissance d'une écriture du spirituel qui rejette les déterminismes historiques et recherche une littérature du sens accompli. L'enquête de l'auteur sur la tentation métaphysique — voire religieuse chez Nicolas Bréhad ou Christian Bobin —, liée à une spiritualisation du réel apolitique, donc de droite, s'ouvre sur la figure de Houellebecq dont l'anti-progressisme quasi millénariste est appréhendé au travers des métaphores de la décomposition qui informent l'œuvre. L'esthétique commune aux œuvres romanesques contemporaines révélerait donc une sensibilité de droite " moins par volonté agissante que par imprégnation culturelle " (p. 176)

*Le XX^e siècle n'est pas un ensemble homogène, ce qui entraîne le regret que certaines études n'aient pas davantage contextualisé leur propos (ainsi le désengagement, théorisé par Jacques Laurent, ne recouvre-t-il pas la même réalité avant-guerre – esthétique – et après guerre – rhétorique), mais fait également paraître remarquable, *in fine*, la cohérence de l'ensemble. Peut-être les conclusions permettent-elles de définir la seule scission féconde sur le plan de la poétique entre droite et gauche, la frontière qui sépare réalisme et utopisme et se projette, dans une symétrie inversée, dans celle qui oppose idéalisme et réalisme romanesques. On ne peut que regretter les grands absents du colloque : Bernanos, Mauriac, et les romanciers

catholiques en général ; Céline, que l'on n'a pas moins de raisons de classer à droite que Drieu, et dont la poétique remet nécessairement en cause l'unité des présentes approches de la question.

Marie Gil
Université de Paris-Sorbonne

Notes

(1) Reprenons une citation de Claude Lanzmann, qui identifie l'homme de droite et le bourgeois, par Bruno Curatolo (p. 86) : " 'Chaque personne est bien seule', a dit Proust ; il résumait ainsi non la condition humaine, mais la condition bourgeoise. " (" L'Homme de gauche " , *Les Temps modernes*, n° 112-113, 1955, p. 1642.)

(2) Simone de Beauvoir, " La pensée de droite, aujourd'hui " , *Privilèges*, Gallimard, 1955 : " [Beauvoir] envisage [...] sereinement la disparition de l'Art et des valeurs esthétiques dans une humanité qui verra le triomphe des masses prolétaires. Simone de Beauvoir, par la suite, ne cessera de rejeter comme bourgeoise l'idée d'œuvre d'art. " (p. 46).

(3) Enregistrement réalisé par André Parinaud réunissant Jacques Audiberti, Antoine Blondin, Jacques Laurent, Félicien Marceau, Roger Nimier et Paul Sérant. Conçu originellement comme réponse à un article de *L'Express*, l'entretien s'intercale entre deux livraisons des *Temps modernes*, ce qui permet à B. Curatolo de réaliser une confrontation croisée (p. 85).

(4) Nous reprenons deux des trois catégories historiques de l'antisémitisme définies par Bernard Lazare (*L'Antisémitisme, son histoire et ses causes* [1894], Paris, Crès, 1934, vol. II, p. 53) et reprises depuis par de nombreux historiens : antijudaïsme (chrétien), anticapitalisme et racisme. Il faudrait sans doute ajouter aujourd'hui une quatrième composante, l'antisionisme.

BR@SILLACH SUR LE NET

Mitterrand et Brasillach

Voilà. A ma connaissance je n'ai pas vu ressortir ce passage de l'un des derniers Brunet - sympathique sans plus, j'y reviendrai... - ce petit passage qu'il faut dédicacer tout spécialement à la racaille gauchiste, à la racaille gaulliste et à ceux des nôtres qui, pour de bonnes raisons, continuent de reculer... Pour notre Jean-Marie Le Pen, notre emmerdeur national, notre très très très vieux président qui, je n'en doute pas, nous manquera bien quand il n'y aura plus personne pour pisser sur les chausses des si médiocres puissants du temps...

Je l'ai dit. Je le répète. Quand tout se sera évanoui de nos illusions, quand rien de notre combat ne subsistera plus, quand de nos idéaux trahis ne surnagera même plus la mémoire, restera le principal. Cette fierté de ne pas avoir hurlé avec les loups... Quand il était si facile de faire semblant... J'en suis convaincu. On ne se repent jamais d'avoir été fidèle... Je suis même sûr que c'est là la seule chose qu'on ne regrette jamais...

*

« À la fin de la conférence, la protection rapprochée du président disperse la nuée de reporters. Journalistes et mandarins socialistes convergent, dans un rituel immémorial, vers le restaurant où chacun prendra place. Les socialistes courtisés au rez-de-chaussée et les journalistes courtisans à l'étage. Sur le petit sentier où nous marchons, soudain, je vois une ombre très proche : Tonton est à mes côtés. Il est cireux, micro ridé. Il me saisit le coude et chemine d'un pas lent, fixant ses chaussures de toile beige :

- Ah, comme le temps passe, me dit-il, Comme le temps passe, c'est d'ailleurs le titre d'un ouvrage de Robert Brasillach que j'ai à mon chevet et que je me plais à lire et relire. Brasillach... L'incarnation de l'intellectuel maudit.

Magnifique écrivain avant-guerre, mais collabo jusqu'au trognon. Fusillé pour collaboration le 6 février 1945 au fort de Montrouge. Même de Gaulle avait refusé sa grâce.

Et ce n'est pas fini ! Tonton, musardant tranquillement, me parle de Pierre Drieu la Rochelle, un autre collabo, et d'Henry de Montherlant - qui n'avait rien d'un parangon du socialisme à la suédoise. Ça a duré dix minutes. Mes confrères, jaloux, nous regardaient en coin. Mon cœur battait à se rompre. Curieuse situation pour une première immersion dans le monde du travail. Mettez-vous à la place du jeune stagiaire que j'étais : je me trouvais face au Mitterrand du premier septennat, celui qui portait les valeurs de la gauche, celui qui, le soir du 10 mai 1981, était allé s'agenouiller au Panthéon devant les dépouilles de Jaurès et de Schoelcher, l'homme qui avait supprimé l'esclavage en 1848 sous la pression d'Arago et de Dumas. Ce Mitterrand-là était en train de me confier qu'il aimait les écrivains collabo ! »

Eric Brunet, Dans la tête d'un réac, 2010

Ioane, <http://ioaneaumilieudesruines.blogspot.fr/2012/03/mitterrand-et-brasillach.html>

Perpignan : l'extrême droite relance Robert Brasillach

Né à Perpignan en 1909, fusillé en 1945, l'écrivain et journaliste Robert Brasillach, figure de la collaboration franco-allemande lors de la Seconde Guerre mondiale, a été choisi pour illustrer par son nom la section territoriale de l'organisation politique Jeunesses Nationalistes en Roussillon. Une extrême droite plus dure que le Front National tente de percer, avec des références dont ce dernier parti s'est délesté ces dernières années.

La figure de l'écrivain d'extrême droite perpignanais Robert Brasillach, collaborationniste lors de la Seconde Guerre mondiale, refait discrètement surface en Pays Catalan. Le nom du romancier et rédacteur en chef du journal *Je suis partout*, jugé pour ses écrits puis fusillé en 1945, est en effet celui d'un groupuscule territorial de l'organisation politique lyonnaise Jeunesses Nationalistes. Dans une déclaration publiée par l'hebdomadaire antisémite et régulièrement négationniste *Rivarol*, son responsable, Paul-Robert Letfor, évoquait en mars 2012 la création des Jeunesses Nationalistes Roussillon, Section Robert Brasillach, afin de "proposer ou plutôt imposer une alternative crédible et réaliste au système ploutocrate". Ce groupe quasi-anonyme hormis sa tête, sans ambiguïté proche du néo-fascisme et du pétainisme, se réunit mensuellement. Anecdote mais réelle, cette résurgence de Brasillach s'accompagne de l'invitation incantatoire du leader aux "Catalans", qu'il souhaiterait voir mener "un long mais victorieux combat, sur votre terre pour la nation française". Un groupe à droite du Front National Les Jeunesses Nationalistes, qui revendiquent "L'action sans concession", étaient présentes le 9 mai dans le centre ville de Perpignan, à l'occasion d'une distribution de tracts. Le message imprimé, comportant la mention "maîtres chez nous", révèle une stratégie de confrontation employée par le Front National à l'époque de Jean-Marie Le Pen, avant le toilettage progressivement opéré depuis l'élection présidentielle de 2002, puis confirmé depuis 2011 par sa fille Marine. Plus dures, et puisant dans les racines de l'extrême droite française de la première moitié du XXe siècle, les Jeunesses Nationalistes espèrent attirer à elles les déçus d'une extrême droite qu'elles estiment édulcorée, car trop affairée à séduire sur son aile "gauche". Leur président, Alexandre Gabriac, anciennement membre du FN, dénonce de "nouvelles orientations néfastes" au sein de ce parti, qui "laisse derrière lui de très nombreux jeunes orphelins".

La Clau, 12 mai 2013

L'exécution de Brasillach vu par le presque trop tendre Guy Millière

« [...] On n'arrête pas de parler de racisme de tous les côtés, mais la population la plus persécutée en pourcentage, c'est la population juive toujours aujourd'hui dans le contexte européen. Et les antisémites qui protestent contre le dîner du Crif devraient oser regarder cela en face. Ils devraient avoir honte d'ailleurs dans un pays où il y a eu des écrivains comme Robert Brasillach, qui a osé écrire "ne déportez pas seulement les parents, n'oubliez pas les petits", ce qui lui a valu d'être fusillé de manière légitime à la fin de la guerre. A mes yeux, c'était même presque trop tendre ; à mes yeux, Céline aussi aurait dû être fusillé à la fin de la guerre. Dans un pays où il y a eu des attitudes de ce genre là, on devrait avoir honte aujourd'hui de tenir certains propos : ces gens n'ont vraiment jamais honte de rien. », Guy Millière (entretien donné à "Enquête et Débat", 21 avril 2013, aux alentours de la minute 19). Aux alentours des minutes 24-25, Guy Millière évoque ensuite un certain nombre d'« antisémites en activité » (Dieudonné, Alain Soral). Il ne précise pas s'il leur souhaite le même sort que celui de Robert Brasillach. Peut-être cela va-t-il sans dire.

Blog des ARB, 1^{er} mai 2013

REVUE DE PRESSE

La France, "catin du Qatar" selon Marine Le Pen : l'inquiétant silence du PS et de l'UMP

Pour la seconde fois en une semaine, Marine Le Pen a traité la France de "Catin". Sur Europe 1 et I>Télé, dans le "Grand rendez-vous", la présidente du FN a repris un couplet déjà entamé lors de son discours de clôture de l'université d'été du parti d'extrême-droite : "La France est la catin d'émirs bedonnants, la catin du Qatar et de l'Arabie Saoudite." La première sortie n'avait guère provoqué d'émoi. Seul Julien Dray avait relevé le propos, soulignant à juste titre que "La France" devenue "catin", "c'est-à-dire vous, c'est-à-dire nous", comme il a bien écrit, est une injure qui vaut pour chaque citoyen français. Il fut quasiment le seul à le relever, ce qui est, d'une certaine façon, bien dommage, dans la mesure où l'essentiel de l'actualité politique de la semaine fut occupée par les causes et conséquences des paroles amènes de François Fillon brisant la digue entre FN et UMP. Donc, au "Grand rendez-vous", Marine Le Pen persiste et signe.

Julien Dray a déjà rappelé que le mot "catin", synonyme de "putain", est un classique de l'extrême-droite française. Dans le journal "Je suis partout", Robert Brasillach écrivait déjà, en 1942 : "En finira-t-on avec les relents de pourriture parfumée qu'exhale encore la vieille putain agonisante, la garce vérolée, fleurant le patchouli et la perte blanche, la République toujours debout sur son trottoir."

Mais, comme le note Julien Dray, l'écrivain collaborationniste parlait de la seule République, épargnant la France, ce que ne fait pas Marine Le Pen, qui englobe finalement tout le monde dans un même rejet. Car il ne faut pas aimer la France et les Français pour prononcer de tels propos, et ce n'est pas le moindre des paradoxes que de constater qu'un auteur fusillé en 1944, pour son insupportable soutien au régime nazi, était plus précautionneux que Marine Le Pen, qui prétend avoir réussi en 2013 la "dédiabolisation" d'un parti d'extrême-droite dont les racines politiques profondes plongent en grande partie dans ce noir héritage. L'emploi de cette formule, l'imaginaire politique auquel elle renvoie, relèvent d'une tradition conforme à la vulgate d'extrême-droite française, et tout cela montre que l'on ne se dépêche pas d'un *habitus* forgé par des décennies d'histoire et son milieu culturel. Marine Le Pen, sa "dédiabolisation", ses jeunes cadres tout beaux tout neufs qui s'appêtent à partir à la conquête des mairies de France, tout cela se disperse dès que l'*habitus* écrabouille le surmoi falsifié de Marine Le Pen.

Cette constatation évidente formulée, on évitera ici les jugements moraux, qui, en l'espèce, sont superflus. La leçon à tirer de l'épisode n'est pas de rappeler que Marine Le Pen est bien la fille de Jean-Marie, que l'extrême-droite, même déguisée en parti de gouvernement, demeure l'extrême-droite, et que son imaginaire politique et son ambition nationale sont les mêmes depuis près de deux siècles.

Brasillach, par exemple, demeure l'un des martyrs les plus révéérés par cette famille politique, au point qu'il est parfois légitime de regretter que de Gaulle n'ait pas écouté François Mauriac et tous ceux qui le suppliaient de gracier cet écrivain à la plume aussi haineuse qu'immature. S'il n'avait pas été fusillé, Brasillach n'existerait plus et serait aujourd'hui aussi oublié que sa littérature de puceau revanchard, que plus personne ne lit.

[...]

Bruno Roger-Petit, *Le Nouvel Observateur*, 22 septembre 2013

Céline, Fernandez, Brasillach...

A signaler, dans le *Bulletin célinien* de mars (1), un bel article de notre collaborateur Robert Le Blanc sur « L.-F. Céline et les hommes de Marianne ». Il s'agit évidemment non de l'hebdo actuel, mais de celui des années 1930, dirigé jusqu'en 1937 par Emmanuel Berl. Outre Berl, on trouvait, parmi les animateurs de ce *Marianne*, Malraux, qui fréquentait et admirait Céline en 1932-1934 (il lui envoie *La Condition humaine* avec une très belle dédicace, reproduite dans le *Bulletin*, et défend même son « langage parlé » contre Gorki, à Moscou en 1934), puis Ramon Fernandez, imperturbable titulaire du feuilleton littéraire jusqu'au 15 mai 1940, malgré ses variations politiques (communiste en 1932-1936, doriotiste ensuite).



Le 1er août 1934, ce dessin de Gastier dans *Marianne* illustre bien l'éditorial de Berl (qui mènera comme Maurras, jusqu'en septembre 1939, un combat acharné contre une déclaration de guerre à l'Allemagne) : Doumergues, alors président du Conseil, est soupçonné de laisser venir la guerre.

L'ami Le Blanc note que Ramon Fernandez, malgré toute sa sympathie (même pour *Mort à Crédit*, chose rare en 1936), « ne prend pas vraiment la mesure de l'œuvre de Céline » (il aura pourtant une belle formule sur *Guignol's Band* en 1944). Ajoutons que c'est confirmé par *Itinéraire français* (octobre 1943), livre sur la littérature en France de Cornicille à Drieu La Rochelle, où Céline n'est pas mentionné une fois (pas plus que Giono). Il est vrai que c'est un étrange livre où Fernandez en promet plusieurs autres, comme s'il avait devant lui une longue carrière tranquille, lui qui devait mourir le 2 août 1944 : il annonce un livre où il « compte traiter de ce qu'eût pensé Péguy depuis l'armistice », un autre sur le roman contemporain où il analysera notamment « l'œuvre exquisite de Jacques Chardonne », un autre (ou le même ?) où il traitera de Malraux « le plus original et peut-être le plus marquant des jeunes » (de la génération Arland-Drieu-Montherlant, dont il parle ici)...

Peut-être Fernandez avait-il prévenu Céline (il le rencontrait et le tutoyait) qu'il le réservait lui aussi pour cet hypothétique *Itinéraire français (II)*. Mais on comprend les « mille mercis affectueux » adressés par l'auteur de *Voyage au bout de la nuit* à Brasillach en mai 1944, quand il découvre *Les Quatre Jedis*, recueil assez proche d'*Itinéraire français* par sa conception, mais où il a droit à quinze pages, ce qu'aucun essai sur la littérature contemporaine ne lui avait encore accordé ! Brasillach le voit d'ailleurs plutôt en « prophète » (genre Bloy) qu'en rénovateur du roman.

Un des mérites de l'article du *Bulletin célinien* est de réfuter l'image arrangée que Dominique Fernandez a donnée de son père Ramon il y a quelques années, inventant par exemple une brouille avec Brasillach. Or Le Blanc

signale deux faits occultés pour les besoins de cette thèse : Ramon Fernandez a donné une critique très favorable des *Quatre Jedis* en juin 1944, et Brasillach une nécrologie très sympathique de Ramon le 15 août (reprise dans les *Œuvres complètes* du Club de l'Honnête Homme). Notons, pendant que nous avons *Itinéraire français* sous la main, que Ramon y loue sur cinq pages le *Cornicille* de Brasillach. Dominique Fernandez refuse par ailleurs de publier les lettres de Céline reçues par son père. Ces lettres sont-elles compromettantes ? Céline a écrit en 1947 qu'il « aimait bien Ramon Fernandez, ce philosophe musclé ». L'adjectif est d'ailleurs ambigu : est-ce la pensée qui était vigoureuse, ou le corps ? Ramon, licencié de philosophie, aimait aussi le sport, et partageait avec Céline le goût de la moto.

Le même *Bulletin célinien* contient un article d'Eric Mazet sur Céline en 1929, année agitée où il s'encanaille volontiers, avec Elizabeth Craig, son amie américaine (belle photo en couverture), sur la *Malamoa*, péniche qu'Henri Mahé, un jeune Breton de Paris, fait naviguer de Grenelle à Courbevoie, avec de joyeux drilles dansant et chantant. Une des photographies est particulièrement intéressante, car elle réunit deux personnages qui ont laissé une trace dans l'œuvre ou la vie de Céline : Maguy Malosse à la gauche de l'accordéoniste, et André Saudemont (debout).

La récente anthologie de Claire Bouglé, *La Littérature française et le Droit* (2), mentionne Saudemont (1900-1970) dans son chapitre *Céline*, parmi les juristes auxquels le Dr Destouches confia ses intérêts : Saudemont fut son défenseur dans le procès intenté en 1938 par le Dr Rouguès (un médecin attaqué dans *L'École des Cadavres*), mais il ne parvint pas à



Sur la *Malamoa*.

éviter l'amende et les dommages-intérêts... Eric Mazet nous apprend que Saudemont avait pour *alter ego* son confrère Guillaume Lasne-Desvareilles, royaliste ambigu que Céline aimait moins, et qu'il composait des chansons : ainsi *Le Bistro du port*, en 1934, pour Lys Gauty, qui connut le succès.

Quant à Maguy Malosse, elle figure sur la péniche toulousaine de *Voyage au bout de la nuit* : « Une belle personne qui jouait de l'accordéon comme un ange... De vrais yeux de velours... » Allez donc voir, c'est au chapitre 37.

J.-Z. Alexandre

(1) Adresse : M. Laudelout, Bureau Saint-Lambert, B.P. 77, BE 1200 Bruxelles. Le numéro : 6 euros.

(2) Ed. Lexis-Nexis, 2013, 45 euros.

PRÉSENT — Samedi 5 avril 2014

EN BREF

CENSEURS

Autant il est tout à fait normal qu'Aragon, Barbusse, Sartre & co aient été coco-staliniens (ce qui ne nous empêche pas de les lire), autant on assiste aujourd'hui à une levée de boucliers dans la presse contre les rééditions de proscrits comme Rebatet, Morand, Chardonne... Bernard Maris, dans *Charlie hebdo*, commente même : « *Amis de la chiasse, bien du plaisir!* » C'est sûr qu'Oncle Bernard a tellement plus de talent que Brasillach ou Rebatet. Et de citer une phrase de Morand : « *Là où juifs et pédés s'installent, c'est un signe certain de décomposition avancée : asticots dans la viande qui pue.* » Presque du Céline!

Réfléchir & Agir, n° 44, été 2013

Le « vieux » Sorel avait vu juste dans son maître-ouvrage *Réflexions sur la violence* : il n'y a pas de pire ennemi pour le monde du travail que ce qu'il appelait le socialisme réformiste dont le PS est aujourd'hui l'héritier. Pilier de l'ordre libéral bourgeois et oligarchique au même titre que la droite, la gauche est désormais partie prenante de ce capitalisme mondialisé et de cette superclasse mondiale qui a mis en coupe réglée la planète entière. Aujourd'hui, c'est elle qui porte les coups les plus durs aux salariés (voir la signature de l'Accord National Interprofessionnel votée le 11 janvier 2013) et qui rend d'incalculables services au Patronat. C'est elle qui actuellement crée en France cette précarité, ce désespoir social et cette misère grandissante. C'est elle enfin qui, pour dissimuler sa forfaiture sociale, dévie les colères légitimes du peuple en créant de véritables écrans de fumée par des sujets sans réelle importance (ex. : le mariage gay qui divise une fois de plus les Français au moment où il serait nécessaire de les unir).

RENOUER AVEC NOS RACINES

C'est dans ce contexte que notre mouvance doit refaire son *aggiornamento* en rompant définitivement avec ses errements passés dans les eaux libérales, car même un libéralisme avec des frontières tel que théorisé par le Club de l'Horloge laisserait toujours le renard libre dans le poulailler. À Hayek, préférons toujours Blanqui, Proudhon, Sorel, Drumont, Barrès, Bardèche et Coston ! Renouons avec notre héritage socialiste, révolutionnaire et identitaire. Souvenons-nous qu'enfants du peuple des champs, des usines et des ateliers, des petits commerces et des bureaux, notre vocation est d'être toujours du côté des victimes de l'oppression du monde de l'argent et comme l'écrivait Drumont, osons crier à la face hideuse des capitalistes que « nous avons un amour immense pour tous ces humbles qui peinent et qui triment pour enrichir une poignée de flibustiers cosmopolites ».

Réfléchir & Agir, n°44, été 2013

COURRIER DU CONTINENT

OCTOBRE 1946

Un texte inédit de

Robert BRASILLACH

SOUS LES VEROUS DE LA LIBÉRATION

LE PROCÈS DE NUREMBERG

par **G.-A. AMAUDRUZ**

BASES D'UNE EUROPE NOUVELLE

par **Werner MEYER**

Un chef d'œuvre de la littérature clandestine

VOYAGE EN ABSURDIE

par **AROUET**

Une nouvelle inédite de

Michel DEON

Lyna du KLONDYKE

Poèmes de

Charles d'ETERNOD

Arthur NICOLET

Chroniques de

G.-A. AMAUDRUZ

Julien GUERNEC

ARIEL

Georges RIBENNES

A l'aube d'un monde inconnu

1^{re} ANNÉE

3

3 francs

Un document

Sous les verrous de la libération

La fin tragique de Robert Brasillach n'a pas fini de remuer la conscience des écrivains français dont tout de même un grand nombre s'honorèrent, en signant à l'intention de son avocat, Maître Isorni, une requête de grâce que le général de Gaulle, alors chef du gouvernement, ne crut pas devoir retenir.

On n'a pas ici à juger ce geste. De même, on n'a pas à commenter le mot du chef du gouvernement français qui, à la lecture de la requête, au bas de laquelle adversaires et amis de Robert Brasillach s'étaient réconciliés, lança cette apostrophe :

Est-ce qu'Abel Hermant a signé ? (1)

Les admirateurs de l'écrivain de Notre Avant-Guerre, de l'Histoire du Cinéma, des animateurs de Théâtre (ouvrage que le correspondant de La Suisse en Angleterre citait dans une lettre de Londres il y a quinze jours comme une source irréfutable) surent à partir de cet instant qu'un réquisitoire plus impitoyable que celui de M. Reboul, l'accusateur public, avait tranché la vie du magnifique polémiste de Je Suis Partout.

(1) Voir J. Galtier-Boissière : « Mon Journal depuis la Libération », p. 148.

Désormais, Robert Brasillach devenait un symbole pour ses adversaires irréductibles : Un homme gigantesque appuyé sur son idéal vaincu et qu'il convenait d'abattre. On choisit donc une date-symbole, le 6 février, parce que ce jour-là, il y a douze ans, à la fin d'une journée sanglante, des journaux d'Outre-Rhin avaient écrit : L'aube du fascisme se lève sur la France.

C'est au matin du 6 février 1945 que l'écrivain nationaliste Robert Brasillach fut fusillé.

Mais Robert Brasillach mort, naquit la légende Brasillach. Les premiers à entretenir ce feu furent les cadets de l'École Normale Supérieure qui, contre toute habitude, décidèrent cette année-là de baptiser leur promotion de son nom, tout chaud encore de sang. Car le souvenir de Robert Brasillach est indissolublement lié à la rue d'Ulm. Personne parmi ses aînés, ni Péguy, ni Jules Romains, ni Edouard Herriot, ni Romain Rolland n'exerça sur la jeunesse des écoles l'attraction de Robert Brasillach. Autour de la rue d'Ulm, il sut célébrer un culte. Et les cadets de la promotion 1945 n'ont fait que lui payer cette dette. Il importe peu que la presse ait réagi, devant cet hommage rendu à un grand mort, en posant la question : Inconscience ou provocation ?

L'affaire n'alla pas plus loin. A Paris cependant, ennemis et amis de l'écrivain, réunis dans l'admiration de son étincelant génie, s'accordaient pour parler non plus d'une exécution, mais d'un assassinat. On pensait que le splendide romancier de Comme le temps passe et de La Conquérante (épopée de la France marocaine) pouvait revendiquer le respect et le repos. Mais le journal communiste Franc-Tireur a choisi d'aller ces jours-ci fouailler dans sa tombe même. Un journaliste résistant, Jacques Ponvier, dans l'hebdomadaire Paroles Françaises du 28 août, a tenu à répondre à cette insulte. Son commentaire vaut d'être connu :

Le prudent éditorialiste de Franc tireur, écrit-il, à moins que ce ne fût Madeleine Jacob, pour la première fois dans la presse française de la Libération, écrit de Robert Brasillach qu'il était un folliculaire pourri.

Folliculaire et pourri, nous laissons ces deux qualificatifs à leur auteur en nous y ajoutons ceci qui est de Sainte-Beuve:

« A ceux qui lui demandaient ce qu'il avait fait pendant la Terreur et la Convention, Sieyès se contentait de répondre : *j'ai vécu*. Il sera toujours plus digne et plus beau de répondre à cette question avec l'âme d'André Chénier : *Et moi, j'ai mérité de mourir.* »

Un écrivain si puissant pour susciter après tant de haine une admiration telle qu'on n'hésite pas à évoquer pour la peindre l'exemple de Chénier, dépasse la mesure humaine. Et sa pensée ne peut pas être comme son corps enchaînée à perpétuité dans une fosse commune. Le Courrier du Continent donne ce mois-ci l'hospitalité à ce mort glorieux à l'égard duquel la langue française a contracté une dette encore impayée.

Les pages qui suivent sont extraites d'un manuscrit écrit par Robert Brasillach à la prison de Fresnes et dans lequel il raconte sa vie à Paris pendant les semaines qui ont suivi le débarquement, son arrestation, ses prisons, son procès. Ce récit intitulé Sous les verrous de la libération, était destiné à faire partie d'un ensemble beaucoup plus important qui devait être la suite de Notre Avant-Guerre.

Les pages que nous publions à l'occasion du deuxième anniversaire de ces journées relatent les circonstances à la suite desquelles le jeune écrivain nationaliste crut devoir se constituer prisonnier.

Au début du mois d'août, Robert Brasillach était revenu de Sens à Paris avec son beau-frère Maurice Bardèche, pour occuper la cachette que des amis dévoués lui avaient arrangée à Paris, et où tout était préparé pour qu'il pût vivre sans sortir pendant plusieurs semaines.

Ceux qui ont en mémoire les conditions dramatiques de l'arrestation d'André Chénier, comme Brasillach humain, comme lui génial, comme lui téméraire et comme lui courageux, n'oublieront pas qu'en la personne du rédacteur en chef de Je Suis Partout, Moscou liquidait un témoin gênant de Katyn, comme avec Chénier, la révolution décapitait un observateur trop lucide de ses excès.



Mon après guerre

Le grand Brigneau nous a quittés, mais son œuvre demeure. Pour célébrer sa mémoire, je suis allé fouiller dans le fond de ma bibliothèque pour relire son meilleur livre : « Mon après guerre ». Magnifique ! L'auteur raconte son histoire depuis le moment où il sort de la prison de Fresnes dans laquelle « épuré » et viscéralement anti-gaulliste est constamment calomnié dans les journaux où il travaille, et souvent foutu à la porte quand on découvre son passé... et ses idées qu'il n'a pas reniées, loin de là ! Il nous conte donc les péripéties de ces années difficiles, la naissance de ses premiers ouvrages, le combat pour l'Algérie française, la lutte à mener pour la patrie, l'honneur et la vérité. Tout cela avec un humour bon enfant et un amour immodéré de la vie, du bon vin et de la bonne chère. Un des principaux atouts de ce livre est que le récit est ponctué d'articles de journaux marquants qui seraient oubliés sans ces citations. 365 pages que l'on dévore sans jamais une minute d'ennui. L'ouvrage est encore en vente à la SA DPF BP 1 F-86190-Chiré-en-Montreuil France. Si vous ne le possédez pas, c'est le moment de l'acquérir. Vous ne le regretterez pas.

Altair, n° 157, septembre 2013

Figures

Le philosophe Roger Garaudy, ancien chef de file des intellectuels communistes et figure du négationnisme, est décédé mercredi à Chennevières (Val-de-Marne) à l'âge de 98 ans, a-t-on appris vendredi auprès de la mairie et des pompes funèbres locales.

Auteur du livre « *Les Mythes fondateurs de la politique israélienne* » (1996), il avait été condamné deux ans plus tard pour contestation de crimes contre l'humanité, après avoir provoqué une vive polémique en invoquant publiquement le soutien de l'abbé Pierre. Il sera incinéré lundi à 15 heures au crématorium de Champigny-sur-Marne, ont indiqué les pompes funèbres.

Dans un portrait vendredi, intitulé « *disparition de Roger Garaudy, de Staline à Mahomet* », le journal *L'Humanité* salue celui qui a « joué, pour bon nombre d'intellectuels communistes de l'époque stalinienne, le rôle aujourd'hui totalement impensable de philosophe officiel » du PCF.

Né le 17 juillet 1913 à Marseille dans une famille protestante, fils d'un comptable, Roger Garaudy s'était converti au catholicisme puis à l'islam dans les années 1980.

En sa qualité d'avocat, le président des ARB, assurera sa défense en 1999 aux côtés de Me Courtant-Peyre devant la Cour d'appel de Paris, reprenant la succession de Me Jacques Vergès. Notre ARB Me Eric Delcroix défendait, lui, l'éditeur des *Mythes fondateurs*, Pierre Guillaume.

Céliniana

Célinien averti et biographie du polémiste **Albert Paraz** (*Paraz le rebelle, L'Age d'homme*, 2002), **Jacques Aboucaya**, alias **Pierre-Louis Moudenc** dans *Rivarol*, vient de publier au **Rocher** un trps ironique et impertinent *Eloge de la trahison*. Celle-ci n'étant, selon lui, de **Paul de Tarse** à **Robert Brasillach**, qu'affaire de dates et de circonstances : « Si les Allemands l'avaient emporté en 1940 ou en 1941 – ce qui était dans l'ordre des choses possibles, voir probables, à un moment du moins, qui eût été taxé de trahison ? »

Fait & Documents, n° 332, 15 au 31 mars 2012

Léon Degrelle vu par Robert Brasillach**I'M CATHOLIC****DON'T PANIK**

Vous avez su, ma chère Angèle, que j'ai passé en Belgique la semaine où les cafés parisiens ont fait grève, non point, comme vous semblez l'insinuer, par un amour immodéré de la bière belge, laquelle est excellente, ni pour placer en des banques sûres des capitaux que je n'ai pas. Je vous raconterai quelque jour ce voyage, mais il faut d'abord que je réponde à la question un peu anxieuse que vous me posez : "Avez-vous vu Léon Degrelle ?"

Je reconnais bien là l'illogisme charmant de votre cœur et de votre esprit : vous aimez le Front populaire, et vous levez volontiers, au thé de vos amies, un poing d'ailleurs menu et délicieux, mais vous êtes sensible aux meneurs d'hommes, et le dernier-né de ces chefs, secrètement, ne vous déplaît pas. Eh bien, rassurez-vous, ma chère Angèle, j'ai vu l'homme dont vous me parlez.

J'aurais, je l'avoue, quelque scrupule à vous le décrire, si

je m'adressais à une autre : les Français sont assez maladroits à parler des choses de Belgique, et j'aurais peur de me tromper. J'ai lu dans le journal Rex un pastiche fort malicieux : le récit d'une entrevue avec Léon Degrelle par un journaliste parisien de grande information. Croyez-moi, c'était tout à fait cela : mais j'aimerais autant ne pas être ce journaliste.

J'ai donc vu Léon Degrelle, le jour exact où il atteignait sa trentième année, le 15 juin dernier. Ce jeune chef, à vrai dire, ne paraît même pas beaucoup plus de vingt-cinq ans. Et ce qu'il faut avouer d'abord, c'est que, devant ce garçon vigoureux, entouré d'autres garçons aussi jeunes, on ne peut se défendre d'une assez amère mélancolie. On a cru déconsidérer Rex en l'appelant un mouvement de gamins. Aujourd'hui, il y a autour de Léon Degrelle des hommes de tout âge, et la seule jeunesse qui importe est celle de l'esprit. Mais l'essentiel reste dans la jeunesse réelle, la jeunesse physique des animateurs, qui s'est communiquée à tout l'ensemble. Hélas! Ma chère Angèle, quand aurons-nous en France un mouvement de gamins ?

A d'autres observateurs plus âgés, peut-être, après tout, les bureaux de Rex seraient-ils pénibles, comme ces bureaux du quotidien Le Pays Réel où j'irai tout à l'heure acheter quelques brochures et cet insigne rexiste par quoi j'étonne les passants, à Paris. J'ai déjà vu de ces permanences d'étudiants, désordonnées, vivantes, où semblent régner la blague et l'humour. Et puis, on se dit que ces étudiants ont derrière eux des centaines de milliers d'hommes, qu'on les écoute, qu'ils peuvent être l'aube d'une très grande chose, et que nous avons, en tout cas, beaucoup à apprendre d'eux.

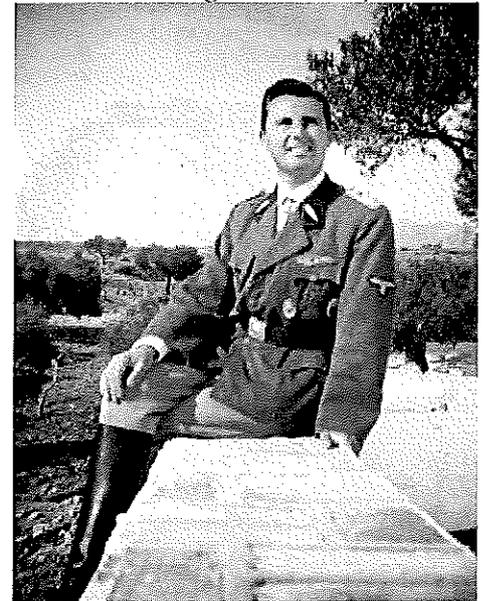
Je vois s'avancer vers moi ce jeune homme agile, bien portant, dont les yeux brillent si joyeusement dans un visage plein. Il me parle de sa grosse voix faite pour les foules, éclatante mais naturelle. Je ne sais pas encore ce qu'il me dit, ce qu'il vaut : je sais seulement qu'il respire une joie de vivre, un amour de la vie, et en même temps un désir d'améliorer cette vie pour tous, de combattre, qui sont déjà choses admirables. Je ne crois pas, ma chère Angèle, qu'il y ait de grands chefs sans une sorte d'animalité assez puissante, de rayonnement physique.

J'ignore si Léon Degrelle a d'autres qualités : il a d'abord celles-là. Il en a d'autres aussi visibles d'ailleurs et tout aussi instinctives. – Je ne suis pas un théoricien politique, dit-il avec force. La politique, c'est une chose qui se sent, c'est un instinct. Si on n'a pas cet instinct, il est inutile de chercher quoi que ce soit. Mais bien sûr, il faut travailler, il faut faire des efforts. Il y a plusieurs années que nous nous faisons connaître. Il ne vient pas en un jour, l'été. Comme cette phrase semble lui convenir, cette vision saisonnière de la politique, cette grande façon de sentir le vent, de chercher le courant charnel des choses. C'est par là que Léon Degrelle a touché tant d'esprits en Belgique, et même au-delà des frontières. Il a cristallisé dans Rex non point des idées, mais des tendances.

Tendances qui sont traduites d'ailleurs dans le détail d'une manière beaucoup plus précise qu'on ne le croit. Car c'est justement parce qu'il se méfie de l'abstraction, et qu'il a des réclamations de détail que

Rex a du succès : c'est le détail qui est notre vie quotidienne, et non le général, et les femmes, ma chère Angèle, devraient comprendre cela. – C'est ce que les partis de droite, en France comme en Belgique, n'ont pas su voir, me dit-il. Ils ont un programme social, bien sûr, mais jamais ils ne l'appliquent à la vie. Ils ignorent cette vie. La seule classe qui ait une éducation politique, bonne ou mauvaise, c'est la classe ouvrière : c'est la seule qui assiste à des réunions, qui lise des journaux, qui sache réclamer ce qu'elle veut. Les partis de droite se sont exclus de cette participation du peuple à la vie. Et sans le peuple, voyons, que voulez-vous faire ?

Seulement, pour cela, il faut commencer par comprendre. "Notre mouvement est un mouvement populaire. Il ne faut pas croire que ce sont les socialistes qui font quelque chose pour les ouvriers. La semaine de quarante heures ? Elle existe depuis deux ans en Italie. Et à partir de l'an prochain, en Allemagne, on va emmener les ouvriers en croisière de trois semaines, aux Canaries, aux Açores, sur des bateaux aménagés pour eux. Ce sont les régimes d'autorité qui instituent des fêtes du travail, qui font comprendre sa dignité à l'ouvrier. Voilà pourquoi il vient à nous." Et il se met à rire, soudain, avec cette jeunesse qui ne l'abandonne jamais. – Ah ! les communistes sont furieux ! Ils ne peuvent plus organiser de réunions, ils sont obligés de venir porter la contradiction aux nôtres. Le drapeau rouge ? C'est notre drapeau ! Le Front populaire ? Il n'y en a qu'un en Belgique : "Le Front populaire Rex". L'Internationale ? Nous la chantons – avec d'autres paroles. Les grèves ? Nous revendiquons tout ce que demandent les ouvriers. Je vais déposer une proposition de loi pour l'augmentation des salaires de 10%. Seulement, pas de démagogie : il faut en même temps déposer une proposition pour augmenter les recettes du même chiffre. Devenu plus grave, il ajoute : – L'important, c'est l'esprit dans lequel tout est fait. Lors d'une catastrophe dans nos mines, notre roi Albert a demandé à un ouvrier : "Que voulez-vous ?" Et l'ouvrier a répondu : "Nous voulons qu'on nous respecte." Voilà l'essentiel. Voilà ce que ne comprennent pas les partis de droite, ni chez vous ni chez nous. Léon Degrelle s'est mis à marcher dans son bureau. Il a une sorte de colère contre toute cette incompréhension des hommes de droite, des hommes de gauche, toutes ces vieilles formules, tout ce qui irrite, à l'intérieur de toutes les frontières, à la même heure, tant de jeunes gens. Pêle-mêle, il m'explique ses projets, où se marient si curieusement le corporatisme moderne, les principes chrétiens.



Il veut créer un service social pour les femmes, envoyer en journée chez les malades, les accouchées, des jeunes filles bourgeoises, il veut faire aimer leur travail à tous ceux qui travaillent. Et peut-être, sur certains principes économiques, des spécialistes auraient-ils à discuter. Je ne suis pas spécialiste, je ne suis pas venu pour discuter. Pas plus que je ne discuterais (en aurais-je le droit ?) la politique proprement belge de Léon Degrelle, flamingante en Flandre, wallonne en Wallonie. Qui sait si elle ne sauvera pas la Belgique ? Tout ce qui me touche est ce journal qu'il me tend, le numéro d'aujourd'hui du Pays Réel : "Travailleurs de toutes les classes, unissez-vous !" puis-je lire en titre.

C'est l'accent direct, le vocabulaire neuf de ce parti de gamins. On peut en penser tout ce qu'on voudra, on les sent proches de soi. Et puis, la Révolution de Léon Degrelle est une Révolution morale. Il n'y en a point d'un autre ordre. Léon Degrelle veut ranimer les hauts sentiments, l'amour du roi, l'amour de la nation, aider la famille, accorder le bonheur terrestre, autant qu'il se peut, à celui qui travaille. C'est ce qu'ont fait Mussolini ou Salazar. Qu'on ne s'étonne pas s'il soulève autour de lui tant d'espérances, et aussi tant de haines.

Nous parlons ensuite de la France, de sa culture, envers qui il reconnaît tant de dettes, de ses hommes, du désir que doit avoir tout civilisé de voir notre pays sortir de ses formules usées et de ses dangereuses illusions. Je vois bien que nos partis, quels qu'ils soient, ne disent rien qui vaille à ce jeune homme violent et direct. "Il n'y a qu'un parti à droite qui sait ce qu'il veut chez vous, me dit-il, c'est l'Action française". Et il ajoute : "Naturellement, nous avons tous lu Maurras". Puis il retourne à son amour de l'action, à ses réunions immenses, à ses projets matériels, qu'enflamme un grand espoir. Soudain, il s'arrête



encore, revient à la France, pour me jeter : "Il est possible que vous n'ayez qu'un homme, en France, dans le personnel politique proprement dit : c'est Doriot."

Pourquoi vous cacherais-je, ma chère Angèle, que j'ai quitté Léon Degrelle avec une certaine amertume. L'autre semaine, j'étais à la Chambre, devant des fossiles jeunes et vieux. Ici, il y aurait peut-être beaucoup à discuter, et bien des points demeurent encore obscurs dans ce rexisme, même après avoir lu les livres de ses jeunes docteurs. Je ne veux rien juger sur une heure de temps. Mais il n'y a pas au monde seulement les livres. Cette jeunesse, morale et physique, cette assemblée de jeunes gens qui semblent presque s'amuser à construire un univers, et qui, en fait, travaillent avec acharnement, parlent, écrivent, se battent, courent sans cesse sur les routes et dans les trains, s'arrêtent aux moindres villages, et dorment deux ou trois heures par jour, mais sans jamais abandonner leur joie, tout cela, pourquoi ne le dirais-je pas ? M'émerveille et m'attriste.

De toutes les tendances confuses qui agitent la France ne pourrait-il sortir quelque jeunesse enfin ? Je ne sais pas ce que fera Léon Degrelle, et je ne suis pas prophète comme M. Blum. Mais croyez-moi, ma chère Angèle, il est assez émouvant de s'arrêter au seuil de quelque chose qui commence, qui est encore menacé par tant de dangers, de regarder une espérance qui commence à germer – et, ma foi, même si nous ne devons pas tout en aimer dans l'avenir – de l'envier.

Robert Brasillach – *Je Suis Partout*, 20 juin 1936

Publié sur le site Bibliothèque de combat, 5 octobre 2013

Texticule Olivaint

« quelque Poème de Fresnes » est mentionné dans "Places nettes" (page 5), "texticule" ayant obtenu le deuxième prix du concours de nouvelles 2012 (Conférence Olivaint, proche de Sciences Po Paris). Selon certaines sources, le lauréat aurait dédié sa nouvelle à « un écrivain français qui, six ans auparavant, avait été expulsé du salon du livre de Sciences-Po pour n'avoir pas eu l'heur de partager les options politiques de feu Richard Descoings » ; lequel écrivain se trouve avoir cité le beau-frère de l'auteur des Poème de Fresnes lors d'une récente conférence (minute 11'15). « La boucle est bouclée », comme l'on dit dans les articles de dénonciation du Monde, amalgameur en chef (cf. « Le petit composite des soutiens au régime syrien », 6 juin 2012, p.2).

<http://arb6245.over-blog.net/article-texticule-olivaint-106466488.html>

Katyn

Roger Bretscher et Robert Brasillach. Le massacre de Katyn. Archive INA

Reportage de Roger Bretscher, dénonçant les « violences horribles », de la Guépéou au charnier de Katyn, suite à l'assassinat des officiers polonais, enregistré le 6 juillet 1943, en présence de Robert Brasillach et de François Brinon, ambassadeur de Vichy en zone occupée.

http://www.radiofrance.fr/chaines/france-culture2/emissions/concordance/fiche.php?diffusion_id=66829



FAITS & DOCUMENTS

LETTRE D'INFORMATIONS CONFIDENTIELLES D'EMMANUEL RATIER

Afin que *Faits & Documents* soit un véritable outil de travail, la remarquable revue d'information de notre ami Emmanuel RATIER qui publie un index général de tous les numéros parus depuis 17 ans (n° 1/mars 1996 au n°348/décembre 2012). Classé alphabétiquement, il se présente ainsi : le nom, le prénom, le ou les numéro(s) suivi(s) du numéro de page, afin de faciliter une recherche rapide. (www.faitsetdocuments.com)

Voici la référence des articles parus sur Robert Brasillach ou les ARB

(23 : 11) (29:10) (33:10) (46:11) (47:11) (50:11) (52:11) (53:11) (59:10) (60:10,11) (71:11) (90:10) (98:3) (100:10) (101:10) (102:10) (108:10) (110:11) (115:10) (119:12) (121:10) (122:11) (128:10) (167:10) (170:11) (183:11) (187:11) (192:11) (193:4) (196:11) (206:11) (207:10) (210:11) (216:10) (217:11) (218:10) (222:11) (223:11) (229:11) (252:11) (265:11) (278:11) (279:11) (284:11) (286:19) (288:10) (291:4,11) (304 : 11) (311 : 411) (312:1) (325:10)

LECTURE : ROBERT BRASILLACH OU ENCORE UN INSTANT DE BONHEUR

Réédition de la belle et très sensible biographie de Robert Brasillach par Anne Brassié. Journaliste et écrivain de grand talent, proche avant-guerre de l'action française, Robert Brasillach est séduit par le fascisme et se trouve engagé pendant la guerre dans le camp de la collaboration. Alors que Drieu ou Céline, par exemple, restent en vie, le jeune écrivain de 35 ans est fusillé par un peloton français, malgré une pétition réunissant des signatures célèbres, d'Anouilh à Valéry en passant par Camus, Cocteau, Colette ou Mauriac. Chantre de la jeunesse, de l'amitié et du bonheur, il semble que le destin se soit acharné sur le jeune poète qui laissera avec les *poèmes de Fresne* un testament d'une haute élévation spirituelle. Au final, la question est toujours la même : qui était Robert Brasillach ? Cette belle biographie répond, avec justesse et avec passion, loin des jugements faciles et trop politiques. Elle cherche à comprendre l'homme d'une œuvre qui est animée. P.M

Anne Brassié , *L'homme nouveau*, n°1396

Herman Van Rompuy, président du Conseil Européen, dans l'embarras pour un poème ?

Jean Quatremer, correspondant du journal *Libération* auprès de l'UE à Bruxelles, vient de publier sur son blog un article consacré aux « références littéraires nazies » d'Herman Van Rompuy, actuel président du Conseil Européen.

De quoi s'agit-il ? Le limier du journal *Libération* a été informé que le blog ouvert par Herman Van Rompuy en 2005 a mis en ligne en juillet 2007 un poème signé Cyriel Verschaeve. Ce nom ne dira probablement rien à la plupart de nos lecteurs. Il s'agit d'un prêtre flamand, chantre du nationalisme flamand, nommé à la tête du Conseil culturel flamand par l'administration militaire allemande le 6 novembre 1940. Le Père Cyriel Verschaeve est connu pour avoir soutenu l'engagement de jeunes catholiques flamands dans la « Légion Vlaanderen », unité flamande SS partie se battre sur le Front de l'Est durant la seconde guerre mondiale. Pour le Père Cyriel Verschaeve, il s'agissait de combattre le « bolchévisme satanique ». Après la guerre, condamné à mort par contumace, il vécut en exil en Autriche jusqu'à sa mort en 1949.



(photo : le Père Cyriel Verschaeve durant un meeting pendant la guerre)

Dans ces conditions, est-il étonnant qu'Herman Van Rompuy rende ainsi hommage à Cyriel Verschaeve en publiant sur son blog l'un de ses poèmes ? Quiconque connaît un peu l'histoire et la politique belges sait que les milieux indépendantistes flamands ont, durant la première puis la seconde guerre mondiale, trouvé une oreille complaisante auprès de l'occupant allemand. Cela signifie que, parmi les hommes politiques flamands de plus de cinquante ans, la proportion est importante, tous partis confondus, à avoir un lien familial direct avec des personnes ayant de près ou de loin touché à ce qu'on appelle la « collaboration ». En Flandre, la « révélation » de Jean Quatremer ne troublera donc pas grand monde.

Par contre, au sein de l'institution européenne, cela pourrait provoquer un certain embarras. On notera en tout cas ce paradoxe : la filiation d'Herman Van Rompuy avec le père Cyriel

Verschaeve condamné à mort par contumace pour collaboration n'empêche pas le même Herman Van Rompuy de se muer en donneur de leçons pour rappeler à l'ordre les gouvernements et les partis politiques qui, aujourd'hui, défendent des valeurs nationalistes ou simplement patriotes et conservatrices.

En vérité, Herman Van Rompuy est un fidèle pion de la politique mondialiste sans foi ni loi morale. Mais à force d'encourager à traquer partout « l'extrémisme », il risque bien de finir sur l'échafaud du politiquement correct pour un simple poème oublié sur un blog...

Pierre-Alain Depauw, *Medias Presse Info*, 5 février 2014

Le dessinateur antisémite Siné se plaint de SodaStream. Le Festival d'Angoulême l'envoie dans les cordes !

En août 1982, le dessinateur Siné est invité par Jean-Yves Lafesse à une discussion sur les ondes de la radio libre Radio Carbone. Siné avait alors déclaré: « Je suis antisémite et je n'ai plus peur de l'avouer. Je vais faire dorénavant des croix gammées sur tous les murs... Rue des Rosiers, contre Rosenberg-Goldenberg, je suis pour... On en a plein le cul. Je veux que chaque Juif vive dans la peur, sauf s'il est pro-palestinien... Qu'ils meurent ! Ils me font chier... Ça fait deux mille ans qu'ils nous font chier... ces enfoirés... Il faut les euthanasier... Soi-disant les Juifs qui ont un folklore à la con, à la Chagall de merde... Y a qu'une race au monde... Tu sais que ça se reproduit entre eux, les Juifs... C'est quand même fou... Ce sont des cons congénitaux. »

Depuis, il y a eu... l'affaire Siné. Le remuant dessinateur d'extrême gauche avait été remercié avec pertes et tracasseries de *Charlie Hebdo* pour un dessin somme toute assez correct sur le mariage « communautaire » du fils Sarkozy. Ce qui donnera naissance à *Siné Hebdo*. Quant au premier, devenu organe spécialisé dans la délation anti-FN, il s'est particulièrement distingué dans l'affaire Le PEN-Brasillach qui a fait l'objet de notre Bulletin n° 124.

http://jssnews.com/2014/02/01/le-dessinateur-antisemite-sine-se-plaint-de-sodastream-le-festival-dangouleme-lenvoi-dans-les-cordes/?utm_source=feedburner&utm_medium=email&utm_campaign=Feed%3A+JSSNews+%28JSS+News%29

Dieudonné, comme Brasillach, au poteau !

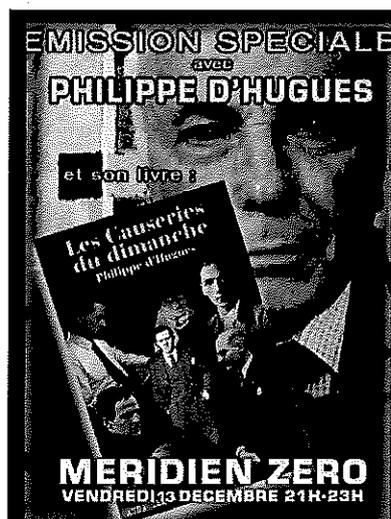
Un pays qui fusille ses poètes peut bien exécuter ses humoristes. F&D relève le gâtisme de certains : naguère brillant polémiste, l'ancien propriétaire du *Quotidien de Paris* Philippe Tesson a totalement dérapé en appelant à fusiller l'humoriste Dieudonné : « Pas de pitié sa mort par exécution par un peloton de soldats me réjouirait profondément. Qu'on le supprime : c'est tout. » A retrouver sur youtube.

Voilà qui rappelle curieusement la déclaration d'un autre humaniste, l'écrivain Pascal Ory, qui rappelait qu'il était naturellement contre la peine de mort, mais qu'il aurait bien fait partie du peloton d'exécution qui a fusillé Brasillach.

Les références littéraires nazies (mais flamandes) d'Herman Van Rompuy

Imaginez que Jean-François Copé publie sur son site un texte de Robert Brasillach, cet écrivain français fourrier du nazisme, patron de la revue collaborationniste « Je suis partout », fusillé à la Libération. On imagine l'ampleur du scandale. Pourtant, le chrétien-démocrate flamand et actuel président du Conseil européen, Herman Van Rompuy a fait bien pire en publiant sur son site, créé en avril 2005 et toujours en activité, un poème (daté de 1909) du prêtre flamand nazi et antisémite forcené Cyriel Verschaeve, condamné à mort par contumace à la Libération. Et ce dans la plus parfaite indifférence des médias et des politiques locaux...

Les Coulisses de Bruxelles, 4 février 2014



Né en 1031, Philippe d'Hugues est devenu, après des études à Bordeaux et à l'Institut d'études politiques de Paris, administrateur d'organismes culturels. Il réussit assez rapidement à concilier sa carrière dans la fonction publique (1) avec sa passion pour le cinéma, qui se manifeste dès les années cinquante (2) et se concrétise par l'exercice de la critique cinématographique au début de la décennie suivante (*La Nation française* de Pierre Boutang – 1960-1965 – et *Les Cahiers du cinéma*). Ainsi a-t-il été, à partir de 1974, conseiller technique au Centre national de la cinématographie, et, à partir de 1982, administrateur de la Cinémathèque française ; enfin, de 1986 à 1989, administrateur général du Palais de Tokyo.

D'autres responsabilités en matière de cinéphilie lui ont été confiées, par exemple le commissariat général (avec Frantz Schmitt) de « image & magie du cinéma français : 100 ans de patrimoine », exposition organisée par le CNC (Pierre Viot) et le CNAM (Francis Cambou) (CNAM, Paris, 6 octobre – 10 novembre 1980), la rédaction des pages sur le cinéma du *Quid*, ou au sein du Jury du Prix Simone-Genevois (1988-2003, André Conti), qui récompensait chaque année les meilleurs livre et travail universitaire sur le cinéma.

Ce conférencier apprécié (3) a vu sa connaissance du cinéma et son talent d'orateur récompensés par la direction de l'émission sur le cinéma de Radio-Courtoisie, *Le Libre journal du Cinéma* – (alternativement avec Jean-Paul Török), tous les quatre jeudis de 12 à 13h30, depuis mars 2000.

http://mister-arkadin.over-blog.fr/pages/Philippe_dHugues-603857.html

EN BREF

Le n° 128 du BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE ROBERT BRASILLACH reproduit des articles de presse, anciens et récents, consacrés à Robert Brasillach et qui prouvent que l'auteur de « Comme le temps passe » est loin d'être oublié. On notera un article de Francis Bergeron : « Le « Jean Fontenoy » de Philippe Vilgier », la dernière lettre adressée par Robert Brasillach à François Brigneau, et un article de « Charlie Hebdo » qui s'étrangle de rage parce que des écrivains de droite, Rebatet, Paul Morand, Jacques Chardonne, sont encore réédités. Association des amis de Robert Brasillach, case postale 3763, CH-1211 Geneve 3, Suisse.

Altair, mars 2014

REVUE DE PRESSE

Le cimetière, une société en miniature avec ses codes, ainsi du columbarium

Antoine Blondin - C'est une étrange demeure, que l'on prend de loin pour un cloître italien en lisière d'un bouquet d'arbres. À y regarder de plus près, c'est la réplique de ces immeubles-termitières qui s'élèvent sur l'emplacement des anciennes fortifications : concentration verticale, simplification, uniformité, voir hygiène ; mais on regrette que le sens pratique marque la fin d'une civilisation des nuances. Au-delà, c'était les faubourgs de la nécropole d'une géométrie moderne et ingrate, noircis par la fumée des crématoires ; et plus loin, la zone de ces concessions à peine trentenaires, des mal-enfouis, prolétariat des ombres sans fleurs, ni couronnes, ni épitaphes parfois. C'est la partie militante du cimetière, où reposent de vieux compagnons de barricade et leurs adversaires fraternels, couchés dans le même sommeil sans faux plis des insurgés. On y peut mesurer sans tourner la tête l'espace entre Vaillant-Couturier et **Robert Brasillach**, qui marchait à l'autre aile¹.

Livr'Arbitres, n°6, Automne 2011

¹ Antoine Blondin, *Les enfants du Bon Dieu*, Éditions de la Table ronde, 1954.

Les 80 ans de la journée du 6 février 1934

Hommage à Robert Brasillach assassiné il y a 69 ans

La pression ne baisse pas contre RIVAROL

RIVAROL

N° 3127

"Quand les peuples cessent d'estimer, ils cessent d'obéir"

6/2/2014

HEBDOMADAIRE DE L'OPPOSITION NATIONALE ET EUROPÉENNE PARRAISANT LE JEUDI

N'oublions pas Robert...

EN CE jeudi 6 février 2014, souvenons-nous de Robert Brasillach, assassiné par la République le 6 février 1945. Par la pensée et la prière, honorons la mémoire de ce grand-frère, de ce père spirituel, de ce modèle d'écriture et de vertu politique. Pour les Valls, les Peillon et les Taubira de l'époque, Robert Brasillach avait commis, avant-guerre et durant l'Occupation, le crime impardonnable de penser, et d'écrire ce qu'il pensait. Et sa pensée, d'une intelligence démesurée, et sa plume, si justement française, n'étaient pas compatibles avec la *doxa* des vainqueurs, *doxa* depuis lors déclinée, et imposée à l'adoration des foules, sous les espèces d'une somme toujours croissante d'obligations, d'interdits et de tabous nouveaux, de prosternations et de reptations, de qualifications pénales de la liberté de penser et de croire, lesquels forment les nouvelles tables de la loi de la société libérée de l'après-guerre.

La fin de la Deuxième Guerre mondiale, qui a permis à certaine caste de faire pensée basse sur le monde des idées, des opinions et des croyances, et de confectionner durant les décennies qui ont suivi la fin de la guerre, année après année, les tenants et les aboutissants de la bien-pensance institutionnelle d'aujourd'hui, constitue, on ne le répètera jamais assez, la mort d'un monde, la fin du monde d'avant et le commencement d'un monde d'après. Cette Libération, et l'instrumentalisation du discours victimaire érigé en dogme par ceux qui se sont autoproclamés victimes exclusives, à raison de leur race ou de leur religion, d'une guerre que des circonstances historiques particulières, liées d'une part au cours pris par le conflit, d'autre part au danger bolchevique menaçant l'Europe blanche et chrétienne, ont pu orienter vers des actions belliqueuses qui ne relevaient pas seulement de l'art de la guerre et du combat militaire, ont produit un séisme au sein de la pensée de l'Occident chrétien. De ce séisme est née une frontière infranchissable entre deux conceptions de la liberté de pensée et d'expression - et, pis encore, entre deux *pensers*, entre deux possibilités d'une pensée libre ; bref a surgi de cette catastrophe un abîme entre la recherche et l'expression de la Vérité, légitimées historiquement par des siècles d'activité intellectuelle, littéraire et politique, et le catalogue de *vérités* fabriquées de toutes pièces, contraires à la fois à l'ordre naturel et à la tradition intellectuelle, forme et fond confondus, de l'Occident chrétien.

MORT D'UN HOMME, MORT D'UN MONDE

L'assassinat légal de Robert Brasillach, en ce début de février 1945, constitue, en quelque sorte, l'acte fondateur de cette révolution radicale dans l'histoire des idées, le passage (malheureusement toujours indépensable à ce jour) à un nouveau mode de pensée, donc à une nouvelle pensée du monde,

rupture baptisée dans le sang d'un homme réduit au silence et à l'état de cadavre, par des démiurges barbares et sanguinaires, sous couvert d'une légitimité orgueilleuse qu'ils se sont appropriée parce qu'ils se réclamaient du camp des vainqueurs.

La question de savoir pourquoi De Gaulle avait refusé d'accorder sa grâce à celui qui avait été l'un des intellectuels français les plus brillants des années 30 n'a jamais trouvé de réponse assurée. Différentes versions coexistent. Il y a celle, contestée, de l'affaire de l'uniforme allemand : le chef du gouvernement provisoire aurait confondu Brasillach et Doriot sur une photo et aurait été ulcéré par la vue de cet uniforme. Jean Lacouture, biographe de De Gaulle, privilégie, lui, l'hypothèse de la concession faite aux communistes. Le « Grand Charles » leur aurait livré Brasillach pour s'assurer la paix politique. Ce que Lacouture traduit par ces mots : « Je crois que de (sic) Gaulle a fait la part du feu ».

Ce qui est sûr c'est que le refus de la grâce fut pour le fugitif londonien une ardente nécessité. Malgré la pétition signée par des écrivains et des artistes aussi divers, mais tous de grande notoriété, que Camus, Colette, Daniel-Rops, Valéry, Claudel, Aymé, Dorgelès, Barrault ou encore Anouilh et Cocteau..., pétition apportée à l'Élysée par François Mauriac *himself*, De Gaulle demeura obstiné dans sa décision de faire mettre à mort l'auteur de *Présence de Virgile* et de *Comme le temps passe*. C'est la raison pour laquelle, nous pensons que l'intérêt politique d'une soumission au diktat communiste ne suffit pas à expliquer la haine gaulliste à l'encontre de l'ancien rédacteur en chef de Je suis partout.

POT DE TERRE CONTRE POT DE FER, BARREAU CONTRE BARREAU DE CHAISE

De Gaulle avait compris que, Brasillach vivant, la flamme de la pensée française ne s'éteindrait pas, et que son propre destin serait contrarié par l'intelligence lumineuse, la culture incroyable et le courage flamboyant, de celui qui serait devenu l'un des plus grands intellectuels du XX^e siècle. Je me souviens d'une conversation avec Jacques Isnorni, qui fut l'avocat de Brasillach avant d'être celui du Maréchal Philippe Pétain, qui me racontait, au début des années 1980, son rendez-vous avec le chef du gouvernement provisoire, dans le bureau présidentiel élyséen, où il s'était rendu pour obtenir la grâce de son client. Jacques Isnorni avait été stupéfait et pétrifié par l'attitude de De Gaulle.

N'ayant rien oublié du cynisme obscène dont De Gaulle avait fait montre au cours de l'entretien, l'avocat racontait la scène, la voix encore tremblante d'une émotion intacte. De Gaulle prenait plaisir à un cigare, dont il soufflait la fumée à l'odeur incommodante au visage de son visiteur, cependant que ce dernier réclamait justice en énu-



mérant ses arguments. Isnorni rappela notamment que Brasillach, contrairement à Louis-Ferdinand Céline et à Lucien Rebatet, avait choisi de se rendre aux autorités françaises (1) alors qu'il eût eu la possibilité de fuir la France via la Suisse. Lorsqu'il entendit le nom de l'auteur de *Les Décombres*, De Gaulle répéta le nom de Rebatet, en accompagnant la prononciation de ce nom d'un geste de la main, qui semblait signifier que Rebatet ne représentait pas grand-chose, qu'en tout cas il n'était pas d'un calibre comparable à celui de Brasillach. Isnorni abattit alors sa dernière carte, qu'il croyait être une carte maîtresse, et égrena la longue liste des signataires de la pétition, parmi lesquels de nombreux résistants et/ou gaullistes. Quand il eut fini, Charles De Gaulle, lui lança, sur le ton d'une désinvolture déplacée et d'une ironie gourmande : « Et Abel Bonnard (2), il l'a également signée, la pétition ? » Isnorni quitta le bureau du "Libérateur", convaincu que la grâce serait refusée à Robert Brasillach.

Pour dire les choses d'une façon ramassée : De Gaulle a fait mettre à mort un écrivain pour signifier que, lui régnant, une nouvelle ère commençait dont il serait le héros fondateur, qu'une nouvelle civilisation commençait, civilisation fondée par lui dans le meurtre originel de cet homme, condamné pour ses seuls écrits et le seul exercice de sa pensée. La mort nécessaire de Robert Brasillach était donc un acte fondateur, dont très rapidement certaine caste s'accapara pour imposer à la France et, partant à l'Europe, sa suprématie et sa domination.

Jugé, Robert Brasillach ? Il faut le dire vite. Aussi vite que la vitesse à laquelle fut conduit son procès : une audience d'à peine six heures et une délibération du jury de seulement vingt minutes. Dans un livre paru en 2011 (3), l'ancien avocat général Philippe

Bilger, dont le propre père avait également été traduit en justice (mais lui a échappé à la mort), en 1945, pour crime d'intelligence avec l'ennemi, a fait le procès de ce procès. La place manquant ici pour reprendre le détail du réquisitoire de ce magistrat, qu'on ne peut soupçonner d'être le cousin de la bête immonde, nous nous contenterons de citer ce passage saisissant : « On peut tourner le problème dans tous les sens, accabler Brasillach autant qu'on le veut, avoir la nausée à la lecture de ses articles, le prendre pour un écrivain surestimé et un journaliste haineux, rien, jamais, ne parviendra à justifier cette froide résolution mise en œuvre par une cour d'exception et validée par un général de faire disparaître un esprit, une âme, une vie de la surface de la France. » Général que Bilger exécute d'une balle verbale fulgurante : « Il manquait à cet homme d'Etat qui invoquait sans cesse la grandeur, la seule grandeur qui vaille : la grandeur d'âme. »

Quant à nous, en ce jour de deuil ravivé, nous relisons les si poignants *Poèmes de Fresnes* ; et aussi nous revisitons cet ouvrage majeur, publié en 1965 dans la collection des Cahiers des amis de Robert Brasillach, sobriement intitulé *hommages à Robert Brasillach*, et qui contient des contributions de près d'une centaine d'auteurs, d'Abellio à Werrie, en passant par Arland, Aymé, Blond, Déon, Guitard-Auviste, Haedens, Morand, Nimier, Paulhan, Thérive, Vandromme, La Varende...

L'hommage que je ne me lasse pas de relire depuis une quarantaine d'années, texte grave et rempli de larmes, de larmes de chagrin et de larmes de colère, est celui de François Brigneau. Récit bref, tendu de silence et d'accablement, d'impuissance et de révolte, de mort et de remords... Brigneau évoque, avec cette économie de mots et de moyens, qui est la marque des vrais écrivains, le dernier matin de Robert Brasillach à Fresnes. Le texte se termine par ces mots d'une ténébreuse beauté sans pareille : « Vingt ans... Je ne vais jamais à sa messe. Rarement sur sa tombe. Mais tout cela est en moi, dur et noir comme de la pierre. Et si j'ai eu tant de mal à écrire cet article, et si je ne me manifeste pas dans les cérémonies qui célèbrent son souvenir, c'est que j'ai honte de ne lui offrir que des mots. J'ai commencé à me mépriser le jour où j'ai su que je n'aurais pas le courage de tuer ceux qui l'avaient tué. »

J.-P. R.

1. Lesquelles autorités arrêtaient la mère de l'écrivain, laquelle n'était coupable de rien, pour s'assurer de la reddition de Brasillach.

2. Abel Bonnard, académicien français et ancien ministre du gouvernement de Vichy, était parti pour Sigmaringen dès 1944.

3. *20 Minutes pour la mort*, Robert Brasillach : le procès expédié, Ed. du Rocher, 162 pages, 17,90 euros.